

ÉGHVARD (ARMÉNIE, DÉBUT XIV^e SIÈCLE), LA CHAPELLE DE L'ALLIANCE

PATRICK DONABÉDIAN ET YVES PORTER

UDC: 726.8(479.25)"653"

Original scientific paper

Manuscript received: 28. 08. 2016.

Revised manuscript accepted: 01. 02. 2017.

DOI: 10.1484/J.HAM.5.113767

P. Donabédian

Y. Porter

Aix Marseille Université /CNRS, UMR 7298-LA3M

29 Avenue Robert Schuman

13621 Aix-en-Provence cedex, France

The chapel of Yeghvard was built in the first third of the 14th century. The small local principality was one of the rare areas in Armenia where an artistic activity was able to continue during the tough period of Mongol domination. The three-storeyed building comprises a chapel-mausoleum, an oratory, and a bell-tower in the shape of a small rotunda, a structure of Antique origin, popular at that period in Armenia. The Yeghvard chapel distinguishes itself by its elegance, the abundance and quality of its sculpted decoration, widely open to contacts with the Muslim world, and by the presence, under its cupola, of a row of Persian tiles dating from the end of the 13th – beginning of the 14th cent. Its architect Shahik was also the author, in 1314, of the mausoleum of Khachen-Dorbati, built some 200 km to the East, for a Muslim lord.

Key words: Medieval Armenia; Medieval art and architecture; Memorial / funeral architecture; Contacts between Armenian and Islamic arts; Kashan tiles.

La chapelle Sainte-Mère de Dieu (Surb Astvatzatzin) est située au cœur du bourg d'Éghvard (anciennement appelé Éghivard), dans l'actuelle province (*marz*) de Kotayk' de la république d'Arménie, qui correspond à une partie du canton d'Aragatzotn de la province antique et médiévale d'Ayrarat. Éghvard s'étend sur un vaste plateau au pied sud du mont Ara, à une altitude de 1300 m, à une quinzaine de kilomètres

au nord de la capitale, Erevan (**fig. 1**). Ses coordonnées de géolocalisation sont : lat. 40°19'0" N et long. 44°29'0" E.

UN SITE D'UNE GRANDE RICHESSE

L'aire correspondant à Éghvard¹ et ses environs est occupée par l'homme depuis la haute Antiquité, comme l'attestent, à



Fig. 1. Carte de la république d'Arménie. Localisation du bourg d'Éghvard (DAO D. Martinez – LA3M, 2016).

¹ Pour une vision d'ensemble du patrimoine architectural d'Éghvard, on consultera notamment : Gh. ALICHAN, *Ayrarat* (en arménien), Venise, 1890, p. 196-200 ; S. ÉP'RIKIAN, *Dictionnaire illustré de la patrie* (en arménien), vol. I, Venise, 1903-1905, p. 682-685 ; St. MNATSAKANYAN, *Erevan et ses environs* (en arménien), Erevan, 1971, p. 147-158 ; M. HASRAT'YAN, sv. Éghvard, in *Encyclopédie arménienne soviétique* (en arménien), vol. 3, Erevan, 1977, p. 509-510 ; J.-M. THIERRY & P. DONABÉDIAN, *Les arts arméniens*, Paris, 1987, p. 520-521 ; P. CUNEO, *Architettura armena*, 2 vol., Rome, 1988, vol. I, n° 50, p. 162-165.

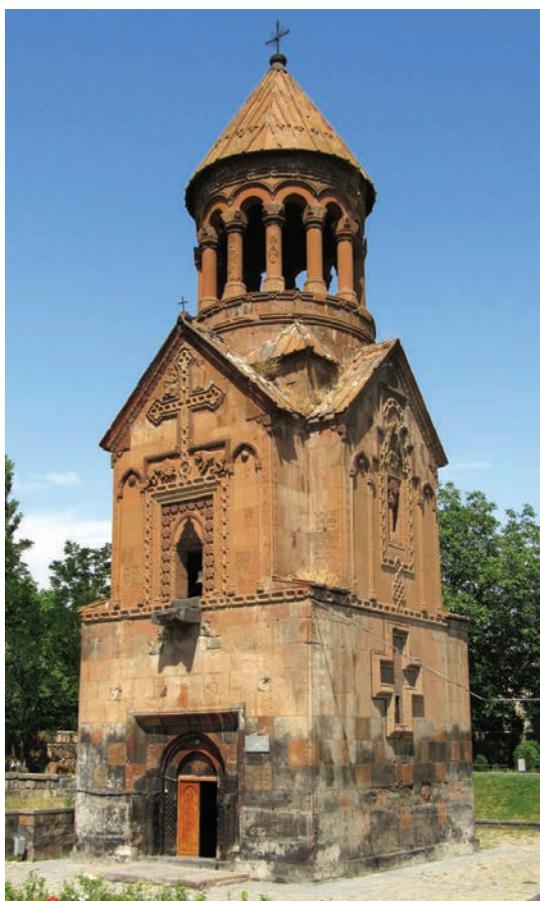


Fig. 2a. Éghvard. Chapelle Sainte-Mère de Dieu. Vue générale du Sud-Ouest (cl. P. Donabédian).

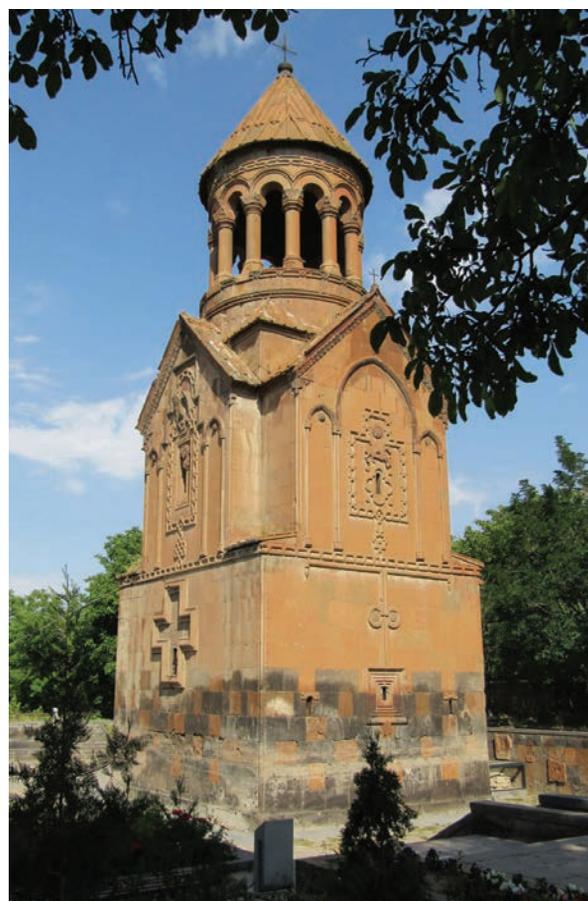


Fig. 2b. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Vue générale du Sud-Est (cl. P. Donabédian).

l'ouest de la ville, les vestiges d'un habitat et d'une nécropole du deuxième millénaire av. J.-C. La période paléochrétienne (IV^e-VI^e s.) a laissé pour principaux témoins, au centre d'Éghvard, les ruines d'une chapelle à nef unique et d'une basilique à trois nefs. Sur les assises conservées du mur sud de cette dernière court une inscription en hautes onciales gravée en 660. Outre cette épigraphe et quelques vestiges près de la chapelle Sainte-Mère de Dieu, l'âge d'or du VII^e s. est représenté, à quelques kilomètres au nord d'Éghvard, par les restes de l'église Saint-Théodore, dite Zôravar. Cette construction octoconque, à l'origine à coupole, fut bâtie sur commande du prince Grigor Mamikonian dans les années 660-680. Auprès d'elle s'est développé un ermitage, auquel on peut rattacher les ruines d'une chapelle à nef unique, apparemment médiévale. À l'extrémité nord-ouest du bourg s'étend un grand cimetière médiéval comprenant maints khatchkars (pierres-croix) datables des XI^e-XIV^e s. Plusieurs sont groupés en deux, trois ou quatre stèles sur un même piédestal, précédé à l'ouest du même nombre de pierres tombales. Éghvard a également abrité au Moyen Âge un monastère, un temps siège épiscopal, qui fut détruit lors des guerres turco-persanes de 1638 et 1735. Notre attention se portera dans le présent article sur l'édifice ancien le mieux préservé d'Éghvard, la chapelle Sainte-Mère de Dieu (fig. 2), qui est en même temps l'un des meilleurs représentants du dernier essor de l'architecture arménienne

sous la domination mongole, avant les sombres siècles qui précédèrent la période moderne.

LA CHAPELLE SAINTE-MÈRE DE DIEU : DATATION

Plusieurs sources épigraphiques et livresques attestent que la chapelle a été bâtie au premier tiers du XIV^e s., mais il est impossible de donner avec certitude une date plus précise. En effet la brève inscription dédicatoire gravée en grandes onciales sur le tympan de la porte, sur la façade occidentale (fig. 3), comporte, dans les caractères notant la date, une imprécision portant sur les dizaines. Cette inscription peut être lue comme suit² : :Ի ԹՎ(ԻՆ) : ՉԼԿ : [ou ՉԼԾ] ՇԻՆԵՅԱԷ ԵԿԵՂԵՅԻԱ. Nous proposons la traduction suivante : « En l'an 13?? fut bâtie cette église ». Plusieurs facteurs engendrent cette imprécision : parmi les trois lettres notant la date, les deux dernières, qui correspondent à des dizaines, sont superposées, comme si le lapicide, s'étant trompé, avait voulu corriger son erreur en gravant la seconde sur la première ; en outre, si l'une (la « première ») des deux lettres correspond clairement à un Կ, l'autre, qui semble avoir été gravée sur elle pour la corriger, est dessinée avec une fantaisie telle que son identification est incertaine ; elle évoque un Ծ autant qu'un Կ. On peut donc hésiter entre ՉԾ (750 + 551 = 1301)³, ՉԿ (760 + 551 = 1311) et ՉԼ (770 + 551 =

² Les ligatures sont soulignées, les passages omis sont entre parenthèses et les deux lettres problématiques sont signalées par un double soulignement.

³ Date retenue par G. HOVSĒP'IAN, *Les Khaghbakian ou Prochian dans l'histoire d'Arménie* (en arménien), 2^e éd. [1^{re} éd. 1928-1944], Antélias (Liban), 1969, « Nouvelle addition, I, Les Azizbék et leur activité de construction », p. 408 ; H. ATJĀRYAN, *Dictionnaire des noms propres arméniens* (en arménien), vol. I, Erevan, 1942, p. 61 ; A. JAMKOTCHYAN & A. K'ALANT'ARYAN, *Les carreaux en faïence de l'église Mère de Dieu d'Éghvard* (en arménien), in *Revue Historico-Philologique*, Erevan, 1971-4, p. 277 ; M. HASRAT'YAN, *op. cit.* (n. 1) ; L. GYUZALYAN, *Les carreaux iraniens médiévaux sur le tambour de la coupole de l'église de la Vierge à Éghvard* (en russe), in *Revue Historico-Philologique*, Erevan, 1984-1, p. 153.



Fig. 3. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Façade ouest. Tympan de la porte (cl. P. Donabédian).

1321)⁴. Plusieurs arguments plaident en faveur de la troisième hypothèse, notamment un argument épigraphique (auquel nous ajouterons plus loin un élément d'iconographie) : le signe qui, vu comme un Կ/H, permettrait de lire 1321, et qui aurait servi à rectifier la date en couvrant le Կ/K initial, est semblable à la boucle utilisée par le lapicide pour rendre, sur la façade sud, de manière presque extravagante, le H du nom de l'architecte, ChaHik (voir *infra* et fig. 25). Il paraît donc raisonnable d'adopter, à titre d'hypothèse, la date de 1321. Un autre élément de datation était fourni par une inscription peinte en blanc sur la rotonde qui couronne la chapelle. Aujourd'hui disparue, cette inscription indiquait : « fut bâti en l'an 1328 »⁵. On serait tenté d'en conclure que la chapelle, commencée en 1321, fut achevée en 1328⁶.

Ces données sont complétées par un témoignage livresque plus circonstancié qui pourrait inciter à avancer cette datation d'une ou deux décennies. Le colophon d'un évangile copié en 1318, évoque la vaste activité développée à Éghvard au début du XIV^e s. par le « le baron Azizbêk, brave général [luttant] contre les ennemis de la croix du Christ »⁷, et son épouse Vakhakh, commanditaires du manuscrit⁸. Le couple princier, ayant récupéré ses domaines, qui avaient été un temps occupés et détruits, a « rétabli le grand ermitage d'Éghivard », bâti des « maisons pour l'âme et le corps », planté des jardins et élaboré un système d'adduction d'eau et de fontaines. Le colophon mentionne le « monastère Saint-Jacques construit sur la friche » par le couple princier, où le manuscrit a été copié « sous la protection de la sainte Mère

de Dieu, de saint Grégoire et de saint Jacques, ainsi que de l'ensemble des saints apôtres », en référence probable à des chapelles ou à des reliquaires. Il fait état d'une église ornée de sculptures et de peintures représentant, entre autres, « le Sauveur de tous et sa mère, la Mère de Dieu », ainsi que d'habitations pour les moniales. De ces constructions du début du XIV^e s., seule subsiste, au centre du bourg, la chapelle Sainte-Mère de Dieu. Même si l'édifice n'y est pas précisément cité, ce témoignage peut logiquement conduire à situer son achèvement avant 1318, date de la rédaction du colophon⁹.

Compte tenu de ces données relativement divergentes, la prudence exige que l'on se contente de placer la construction de la chapelle d'Éghvard au cours des trois premières décennies du XIV^e s., entre 1301 et 1328¹⁰. Il s'agit, dans l'histoire arménienne, de l'époque dramatique de l'occupation mongole (années 1230–milieu du XIV^e s.) durant laquelle, malgré les très rudes épreuves que subit le pays, un art d'une remarquable richesse et diversité se développa, du moins sur les terres des princes qui avaient su s'entendre avec les occupants.

LA CHAPELLE SAINTE-MÈRE DE DIEU : ARCHITECTURE ET FONCTION

Cette haute construction à trois niveaux est à plusieurs égards inhabituelle, voire énigmatique. Elle s'inscrit pourtant dans un groupe typologiquement et fonctionnellement homogène, constituant l'un des plus remarquables témoins d'une époque créatrice, novatrice, marquée par une large ouverture de la société arménienne au monde environnant et aux grandes cultures du moment, tant proches que lointaines.

Conformément à la technique traditionnelle, les murs de l'édifice sont formés d'un noyau bétonné fait d'un mélange de mortier de chaux, de gravier et de pierraille, entre deux parements de blocs de tuf volcanique soigneusement taillés sur leur face extérieure. Les colonnes de la rotonde sommitale, également en tuf, sont monolithes. Le tuf utilisé à Éghvard se distingue par la chaude vivacité de sa couleur ocre.

Le premier niveau se présente de l'extérieur comme un parallélépipède assez trapu. La porte découpée dans sa façade ouest conduit, après un minuscule « porche » réduit à un arc transversal, à une pièce quasi carrée, basse, presque

⁴ 1321 est la date citée par H. CHAHKHAT'OUNIANTS, *Description de la cathédrale d'Etchmiadzine et des cinq districts de l'Ayrarat* (en arménien), vol. 2, Etchmiadzine, 1842, p. 126 ; Gh. ALICHAN, *op. cit.* (n. 1), p. 197 ; S. ĒP'RIKIAN, *op. cit.* (n. 1), p. 682 ; A. JAKOBSON, *Essai d'histoire de l'architecture de l'Arménie des v^e-xvii^e siècles* (en russe), Moscou-Léningrad, 1950 ; N. TOKARSKIÏ, *L'architecture de l'Arménie des iv^e-xiv^e s.* (en russe), Erevan, 1961, p. 323 ; St. MNATSAKANYAN, *op. cit.* (n. 1), p. 151.

⁵ H. CHAHKHAT'OUNIANTS, *op. cit.* (n. 3), p. 126 ; Gh. ALICHAN, *op. cit.* (n. 1), p. 197 ; S. ĒP'RIKIAN, *op. cit.* (n. 1), p. 682 ; G. HOVSĒP'IAN, *op. cit.* (n. 2), p. 409.

⁶ C'est la position qu'adoptent V. AROUTYOUNYAN & S. SAFARYAN, *Monuments d'architecture arménienne* (en russe), Moscou, 1951, p. 64 ; S. DER NER-SESSIAN, *L'art arménien*, Paris, 1977, p. 184 ; J.-M. THIERRY, *Le couvent arménien d'Hořomos*, Louvain-Paris, 1980, p. 56 ; P. CUNEO, *op. cit.* (n. 1), p. 164. T. T'ORAMANYAN, *Matériaux d'histoire de l'architecture arménienne. Deuxième recueil de travaux* (en arménien), Erevan, 1948, p. 127, quant à lui, laisse le choix entre 1321 et 1328.

⁷ Voir le texte du colophon dans l'édition de L. S. KHATCHIKYAN, *Colophons des manuscrits arméniens du xv^e siècle, 2^e partie* (en arménien), Erevan, 1958, p. 139-143 ; et dans G. HOVSĒP'IAN, *op. cit.* (n. 2), p. 423-425. Le nom du prince y est orthographié Azizpêk. Selon H. ATJARYAN, *op. cit.* (n. 2), p. 59, 61 et 409, il se compose du nom arabe Aziz (= cher, glorieux, rare) et du nom turc Bêg (= prince).

⁸ Le recours à des prénoms arabo-turcs est fréquent chez les élites arméniennes du Moyen Âge, du moins pour les laïcs et leurs épouses. Sur la brève histoire de cette dynastie locale issue d'Azizbêk, voir G. HOVSĒP'IAN, *op. cit.* (n. 2) ; cet auteur cite, p. 406 et 426, un colophon de 1367 où un parent, peut-être le fils du prince, est nommé Azizbêk Éghivardian, en référence au bourg qui était au centre de leur domaine.

⁹ Contrairement au choix (1321-1328) exposé dans son ouvrage de 1980 (J.-M. THIERRY, *op. cit.* [n. 5], p. 56), J.-M. THIERRY, *L'Arménie au Moyen Âge*, La Pierre-qui-Vire, 2000, p. 195, 202, estime la chapelle d'Éghvard « fondée avant 1318 ».

¹⁰ Position adoptée par l'auteur de ces lignes dans J.-M. THIERRY & P. DONABÉDIAN, *op. cit.* (n. 1), p. 521.

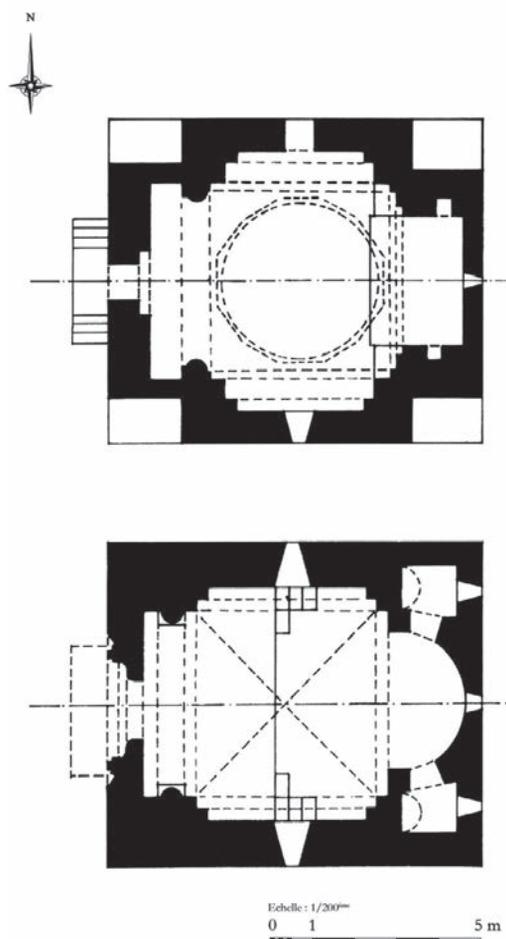


Fig. 4a. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu avant 1971. Plan d'après P. Cuneo, *op. cit.* (n. 1), n° 51, p. 164.

privée d'éclairage et couverte d'une voûte d'arêtes. Ce « cube » central est échancré à l'est par une abside semi-circulaire, inscrite dans le périmètre rectangulaire du plan. L'abside est flanquée de deux chambres trapézoïdales ; privées d'absidioles, ces deux petits espaces angulaires, auxquels on accède par des portes percées sur les côtés de l'hémicycle absidal, ne sont pas des chapelles liturgiques, mais probablement des sacristies-réserves ou des pièces à fonction votive ou reliquaire. Devant l'abside s'élève la traditionnelle plateforme de l'autel (le « bèm ») sur laquelle on monte depuis la nef par deux petits escaliers latéraux à trois marches. Avant la restauration de 1969-1971, cette plateforme occupait, de manière inhabituelle, un peu plus de la moitié de l'espace intérieur, comme le montrent le plan et la coupe longitudinale antérieurs à 1971 (fig. 4). Puis, sans doute jugée « non-authentique » et attribuée à une intervention tardive, cette avancée a été « remise aux normes », réduite, rapprochée de l'abside : tel est l'état actuel de l'intérieur du premier niveau, dont la perception est désormais, de ce fait, altérée¹¹.

La présence de cette abside, dont la position à l'est obéit à une règle constante de l'architecture cultuelle arménienne, atteste que l'on se trouve dans une église (que nous appelons « chapelle » en raison de la petitesse de ses dimensions), dûment orientée. Celle-ci peut être rangée, malgré des

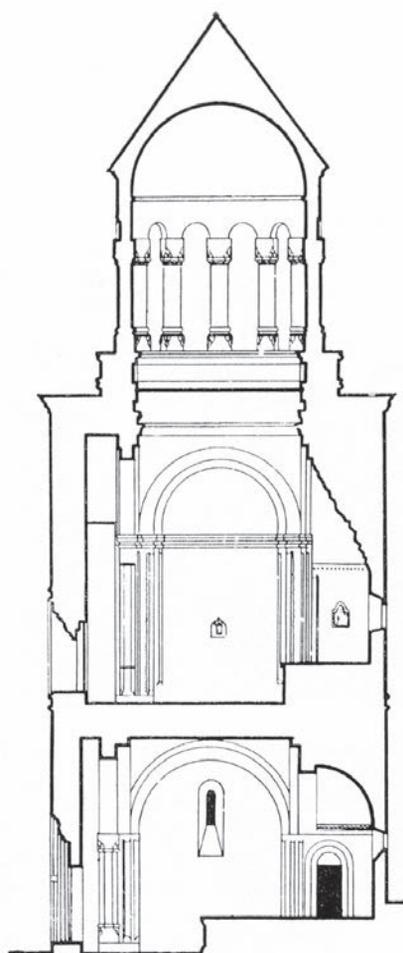


Fig. 4b. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu avant 1971. Coupe longitudinale en élévation, d'après K. Hovhannissyan, *op. cit.* (n. 33), p. 111, fig. 68.

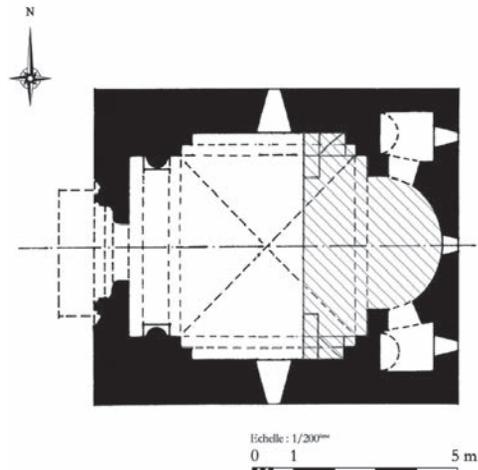


Fig. 4b. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu avant 1971. Coupe longitudinale en élévation, d'après K. Hovhannissyan, *op. cit.* (n. 33), p. 111, fig. 68.

traits insolites sur lesquels nous revenons, dans la catégorie typologique des chapelles à nef unique, très répandues en Arménie des débuts du christianisme jusqu'aux temps modernes¹². Le sol y est situé à un niveau nettement inférieur à celui du sol extérieur, qui est lui-même sensiblement inférieur à la strate archéologique et architecturale datable du VII^e s., mise au jour en 2008 au nord de la chapelle. En d'autres termes, la chapelle a été originellement construite de manière que l'on doive descendre en deux paliers pour pénétrer dans sa nef.

Ce parallélépipède en partie hypogée, peu élevé, nettement délimité par la corniche qui le surmonte, manifeste dès l'abord extérieur, une autre singularité : l'appareil de la moitié inférieure de ses quatre murs présente un panachage relativement régulier de blocs de couleurs marron et gris foncé qui tranche sur la tonalité ocre uniforme et claire du reste de l'édifice. Un phénomène assez semblable s'observe sur un édifice à peu près contemporain (mais remanié tardivement), proche par la typologie et peut-être en partie par la fonction : la chapelle-campanile peut-être funéraire de Karbi (fig. 12). Plus encore qu'à l'extérieur, l'appareil interne oppose l'obscurité de la partie basse, entièrement en pierre grise, à la teinte ocre plus claire du haut du volume. L'espace est faiblement éclairé par la porte occidentale, tandis que les fenêtres, une par mur et par chambre angulaire, bien qu'ébrasées, se réduisent à de très petites ouvertures. Malgré le remaniement de 1971, la façade de l'élévation de l'autel a conservé son ornementation sculptée (fig. 5) : une composition à entrelacs géométriques imitant les panneaux de carreaux de céramique en forme d'étoiles à huit branches et de figures cruciformes, répandus au XIII^e-XIV^e s. au Moyen Orient, notamment à Kachan en Iran, et dont le principe est très présent en Arménie. Le cul-de-four de l'abside est décoré d'un motif rayonnant appartenant à l'appareil mural en tuf, faisant alterner trois

¹¹ Cette intervention sur l'élévation de l'abside n'est pas mentionnée dans les comptes rendus relatifs à la restauration du monument (voir *infra*). Les motivations, les observations, les éventuelles trouvailles archéologiques ne sont, hélas, pas connues.

¹² Cf. planches synoptiques de P. CUNEO, *op. cit.* (n. 1), vol. 2, p. 710-715.



Fig. 5. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Intérieur du niveau inférieur ; vue vers l'abside vers l'Est (cl. Hraïr Khatcherian).

rayons ocre et quatre rayons gris foncés ; chaque rayon étant constitué d'un bloc unique¹³. Cette bichromie rayonnante sert en quelque sorte de transition entre le bas de l'espace, ancré dans le sol, en tuf sombre, et la clarté de la partie haute, voûtée, évocatrice du ciel et du salut. Le centre de la voûte est d'ailleurs marqué par une bande cruciforme sculptée d'un entrelacs géométrique très fin à succession de motifs étoilés.

La présence d'une abside et d'un « bèm » n'est pas en contradiction avec la fonction funéraire qui est attribuée à ce premier niveau, comme à l'ensemble de l'édifice. Certes, les canons de l'Église arménienne interdisent, depuis les premiers siècles chrétiens, de pratiquer des inhumations à l'intérieur des églises¹⁴. Mais en raison même de cette interdiction, un très important domaine spécifique, celui de l'architecture mémoriale et funéraire, s'est très tôt développé en Arménie. Le plus ancien monument daté de l'architecture chrétienne, le mausolée royal d'Aghtsk', très probablement daté des années 364-368, présente un espace voûté orienté, doté d'une abside et de deux *arcosolia* latéraux destinés, selon toute probabilité, à recevoir les ossements des rois arsacides¹⁵. Il y avait ainsi, depuis l'Antiquité tardive et jusqu'à la fin du Moyen Âge, une catégorie spécifique, celle des *martyria* et des mausolées dynastiques, qui pouvait se réduire à une pièce à fond plat contenant une tombe, mais qui souvent plaçait une ou plusieurs inhumations à l'intérieur



Fig. 6. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Intérieur du niveau intermédiaire ; vue vers l'Est : la niche-abside à stalactites (cl. Hraïr Khatcherian).

d'une chapelle à abside et autel. À Éghvard, les particularités de la construction – son caractère partiellement hypogée, sa faible hauteur, la couleur sombre du bas de ses murs, la faiblesse de son éclairage et son couvrement par une voûte d'arêtes, et la parenté avec les édifices de même typologie (voir *infra*) – semblent confirmer la destination funéraire, même si ni le colophon susmentionné, ni l'épigraphie ne précisent de fonction autre que celle d'église (nous citerons plus loin un témoignage plus tardif qui la qualifie aussi de « campanile »).

Dans l'état actuel du monument, il est impossible de dire si la chapelle absidée du niveau inférieur, comportait un caveau dynastique ou s'il s'agissait plutôt d'une sorte de cénotaphe, d'un tombeau symbolique, car on ignore si elle abritait une inhumation. Compte tenu de l'avancée inhabituelle que formait à son époque l'élévation de l'autel, S. Mnatsakanyan avait émis l'hypothèse qu'une sépulture se trouvait au-dessous¹⁶. Malheureusement, on l'a vu plus haut, la moitié est de la chapelle a été remaniée (fig. 4c), sans qu'aucune trace d'inhumation ne soit signalée dans les publications disponibles. Des fouilles sous le sol de la chapelle inférieure d'Éghvard permettraient peut-être, si la zone n'a pas été trop perturbée durant les travaux de 1969-1971, d'en savoir davantage.

Le deuxième niveau est un volume cruciforme « posé » sur le parallélépipède inférieur. Les quatre courtes voûtes en berceau qui couvrent les bras de la croix sont coiffées, à l'extérieur, de bâtières qui « traduisent » visuellement la structure cruciforme du volume. Ces voûtes sont bordées, au centre de l'espace, par quatre arcs qui forment la base carrée sur laquelle s'appuie un cylindre large et bas, sorte d'amorce de tambour ; selon un principe employé dans les bâtiments seldjoukides de l'époque et dans plusieurs narthex arméniens¹⁷, la transition du carré au cercle se fait par l'intermédiaire d'un premier rang de vingt caissons triangulaires tête-bêche, finement sculptés d'arabesques, puis d'un second rang de triangles plus petits (fig. 6). Le bras oriental de cette croix est occupé, non par une abside arrondie, mais par une assez profonde niche à fond plat, dont le haut est

¹³ St. MNATSAKANYAN, *op. cit.* (n. 1), p. 154.

¹⁴ V. HAKOBYAN (éd.), *Livre arménien des Canons* (en arménien), vol. I, Érevan, 1964, p. 380-381, 486 ; P. DONABÉDIAN, *L'âge d'or de l'architecture arménienne, VII^e siècle*, Marseille, 2008, p. 21.

¹⁵ P. DONABÉDIAN, *op. cit.* (n. 13), p. 22-23.

¹⁶ St. MNATSAKANYAN, *op. cit.* (n. 1), p. 154.

¹⁷ St. MNATSAKANYAN, *L'architecture des narthex arméniens* (en russe), Érevan, 1952, *passim*, notamment fig. 95.



Fig. 7. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Base intérieure de la rotonde. Caissons triangulaires et bandes d'étoiles (cl. Hraïr Khatcherian).

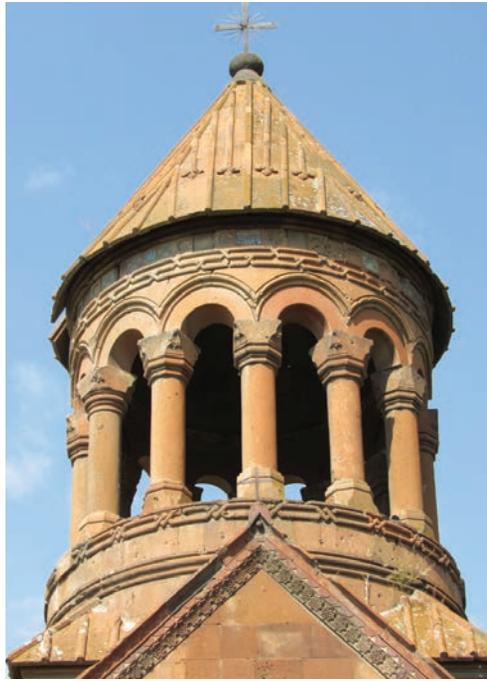


Fig. 9. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Rotonde et pignon, vus de l'Est (cl. P. Donabédian).



Fig. 10. Glanum. Mausolée des Julii (années 30-20 av. J.-C.) (cl. P. Donabédian).

découpé en triangle et creusé d'un genre d'alvéoles répandu en Arménie depuis la fin du XII^e s. : des stalactites du type



Fig. 8. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Porte du niveau intermédiaire. Seuil saillant et début d'escalier suspendu (cl. P. Donabédian).

des *muqarnas* du monde musulman (fig. 7). Malgré son caractère insolite¹⁸, cette niche est précédée de l'habituel « bèm » sur lequel se dresse la tout aussi réglementaire pierre d'autel, miraculeusement préservée. Ainsi on peut voir dans cette pièce supérieure un oratoire¹⁹ qui vient compléter la chapelle inférieure. L'espace est inondé de lumière, non par la porte ouest, assez petite, ni par les fenêtres, très étroites, mais grâce à la rotonde lui offrant une large ouverture sur le ciel. Il est de plus délimité par des murs clairs, aux riches motifs rehaussés de peinture rouge et blanche. L'atmosphère

qui y règne est diamétralement différente de celle que l'on ressent dans la pénombre du niveau inférieur. Ce contraste semble lié à la différence fonctionnelle que nous croyons déceler entre la probable chapelle funéraire ou mémoriale inférieure et l'oratoire du haut. Il s'observe aussi, nous le verrons, dans le décor sculpté.

La pièce du second niveau s'ouvre sur l'extérieur, à l'ouest, par une porte au bas de laquelle, en saillie sur la façade ouest de l'édifice, est disposé un début d'escalier, en pierre grise qui se détache sur le fond ocre (fig. 8). Il se réduit à une petite plateforme en encorbellement, assez bien conservée, et à une paire de deux degrés, arasés mais dont les blocs-souches gris sont encore visibles dans l'appareil du mur. L'absence de toute autre trace de marches, plus bas, confirme que ce mini-escalier s'interrompait là. Il faut donc supposer que, lorsque c'était nécessaire, une ou deux échelles mobiles en bois étaient appuyées contre ces degrés saillants pour permettre à de rares fidèles de pénétrer dans la chapelle ou oratoire du second niveau. Cet accès très réduit semble confirmer l'hypothèse d'un mausolée dynastique réservé aux membres de la famille princière locale et du clergé.

On trouve à partir du début du XIII^e s. des paires d'escaliers complets, partant du sol, en encorbellement, à l'intérieur des églises arméniennes. Il assurent l'accès à l'étage supérieur des deux chapelles angulaires flanquant le bras ouest de la nef ; l'un des premiers exemples datés peut être vu à Haritj, en 1201. Ce procédé bientôt repris à l'hôpital de la grande mosquée de Divriği (1228)²⁰, est adapté aux façades d'édifices musulmans seldjoukides : les oratoires (petites mosquées) à deux niveaux sur plan carré, bâtis en 1229 et 1236, au centre des caravansérails dits tous deux Sultan Han, près d'Aksaray et de Césarée, en Cappadoce (Turquie), ainsi que sur plusieurs *türbe*, mausolées surtout postseldjoukides

¹⁸ N. TOKARSKIĪ, *op. cit.* (n. 3), p. 329, compare très justement cette niche au *mihrab* d'une mosquée. Nous verrons plus loin la même niche-*mihrab* dans le mausolée musulman de Khatchèn-Dorbatli.

¹⁹ St. MNATSAKANYAN, *op. cit.* (n. 1), p. 151, 153, 154, emploie le terme de « *aghôt'aran* » (= oratoire, lieu de prière) pour désigner cette chapelle supérieure.

²⁰ A. GABRIEL, *Monuments turcs d'Anatolie. T. II. Amasya-Tokat-Sivas*, Paris, 1934, pl. LXXVI, fig. 1-2, et pl. LXXVII, fig. 1.



Fig. 11. Gochavank'. Bibliothèque-chapelle-campanile (1291)
(cl. P. Donabédian).

(XIII^e-XIV^e s.) de Césarée²¹. Un siècle plus tard, au monastère arménien de Noravank', le même procédé anime vigoureusement la façade occidentale de l'église funéraire de 1339, de même typologie et, du moins en partie, même fonction que la chapelle d'Éghvard : ses deux volées de marches partent du sol et montent progressivement sur les deux côtés de la façade, pour conduire à la porte de l'oratoire du deuxième niveau (fig. 12). Mais il arrive aussi, comme à Éghvard, que l'on réduise le double escalier à sa partie supérieure, sans doute pour réserver à quelques personnes seulement l'accès à ce type d'oratoire privé. Au monastère de Gochavank', pour monter à la chapelle cruciforme ajoutée en 1291 au-dessus de la bibliothèque de ca. 1240, lors de sa transformation en campanile (surmonté d'une lanterne octostyle), on a installé une portion d'escalier d'un seul côté (fig. 11). À la chapelle funéraire de Kaptavank', à Kapoutan, de 1349, également à deux niveaux et couronnée d'une rotonde octostyle, la même portion supérieure d'escalier qu'à Éghvard est placée en encorbellement de chaque côté du seuil saillant de l'oratoire supérieur, mais avec cette fois cinq marches au lieu de deux (fig. 14).

Nous reviendrons plus loin sur le décor sculpté de ce deuxième niveau de la chapelle d'Éghvard, distribué avec une richesse exceptionnelle sur les quatre façades des bras de la croix. Contentons-nous de noter, là encore, le contraste frappant entre cette exubérance décorative et le traitement beaucoup plus sobre du niveau inférieur. Les bras de la croix s'achèvent, en élévation, par des pignons dont l'acuité triangulaire renforce l'élégance de l'ensemble de la silhouette. Formule traditionnelle dans l'architecture arménienne,

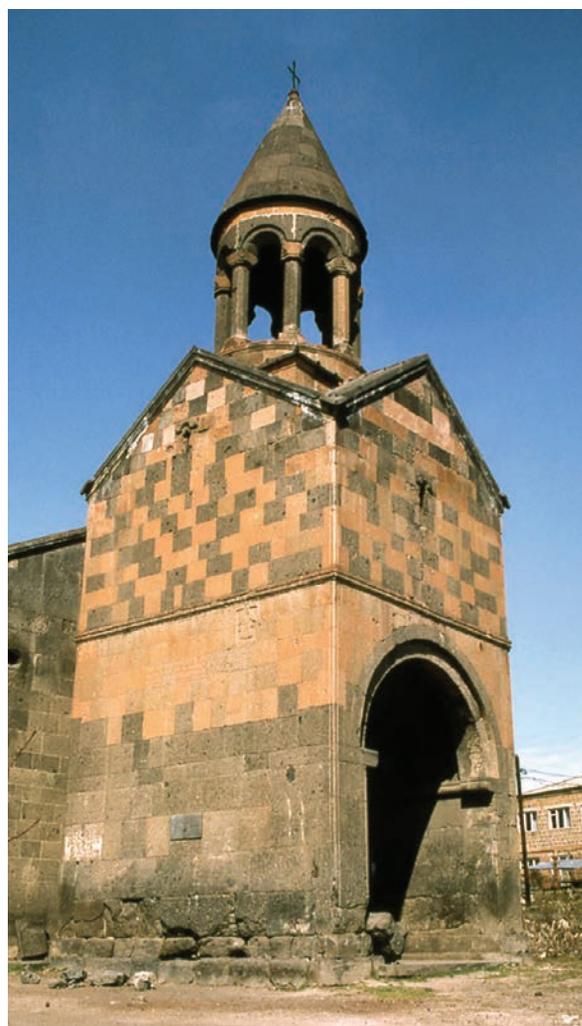


Fig. 12. Karbi. Chapelle-campanile(-mausolée ?) (début XIV^e s.?)
(cl. P. Donabédian).

quatre prismes faisant saillie à la jonction de ces pignons signalent la présence des angles du carré central intérieur, tout en consolidant l'assise du dernier niveau.

Le troisième niveau est une rotonde à douze colonnes dressée sur le tambour bas tronqué qui surmonte l'oratoire médian (fig. 9). L'arcature à fine archivolt double qui relie ces douze colonnes sert de base aux deux dernières assises cylindriques. Y sont placées la dernière bande décorée d'un gros entrelacs et, juste sous le toit, la rangée de carreaux iraniens de céramique lustrée qui sera étudiée *infra*, ou du moins ce qu'il en reste. Cette lanterne est coiffée d'un cône revêtu, comme toujours dans l'Arménie médiévale, de plaques de pierre, et avivé de nervures rayonnantes en forme de demi-boudin. Ces rebords bombés, adaptation à la pierre des *imbrices* antiques qui couvraient la jonction des *tegulae* romaines, servent à protéger contre l'infiltration des eaux de pluie les joints des plaques couvrant la coupole. En même temps, ils soulignent l'élégance de l'ensemble et sont complétés de tiges décoratives (sans doute symboliques) qui portent à leur extrémité pendante un motif de grenade entre deux feuilles (thème fréquent dans la décoration cultuelle). Ces arêtes de chevauchement constituent l'une des nombreuses réminiscences, perceptibles dans l'architecture chrétienne d'Arménie tout au long des siècles, de la large part romaine antique de ses racines.

²¹ ID., *Monuments turcs d'Anatolie. T. I. Kayseri-Niğde*, Paris, 1931, nombreuses illustrations.

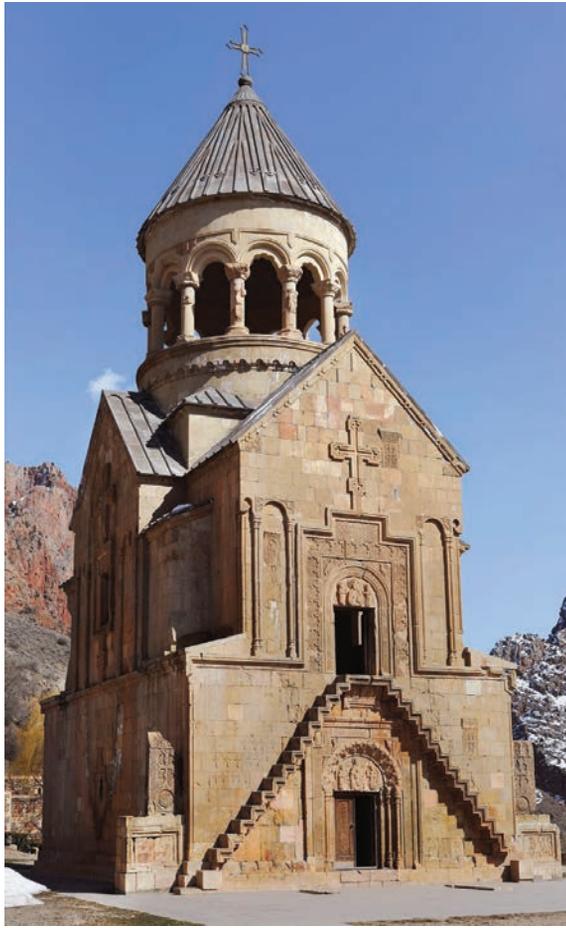


Fig. 13. Noravank'. Eglise funéraire du prince Bourt'él Órbélian (1331-1339) (cl. P. Donabédian).

UNE COMPOSITION D'ORIGINE ANTIQUE AYANT TRAVERSÉ LES SIÈCLES

Présent aux sources mêmes de l'architecture chrétienne d'Arménie puis tout au long de son histoire, le souffle de l'héritage classique de l'architecture romaine est encore sensible, malgré une distance de près de quatorze siècles, dans les compositions du genre d'Éghvard²². Dans ces structures du XIV^e s. (voir *infra*) à deux niveaux surmontés d'une « tholos » et à très probable destination mémoriale/funéraire, on relève une parenté structurelle et fonctionnelle avec les mausolées d'époque romaine, tels que ceux de Glanum (mausolée des Julii – 30-20 av. J.-C. – fig. 10), de Faverolles (Haute-Marne)²³ et de Cologne (mausolée de L. Publicius – I^{er} s. ap. J.-C.)²⁴.

Éghvard s'inscrit dans la vieille tradition de l'architecture mémoriale/funéraire, avec caveau souvent (entièrement ou partiellement) hypogée, surmonté d'un oratoire et éventuel-



Fig. 14. Kapoutan. Chapelle-mausolée Saint-Ménas de Kaptavank' (1349) (cl. P. Donabédian).

lement d'un troisième niveau, généralement en forme de lanterne, qui, en Arménie, traverse les siècles, de l'Antiquité tardive jusqu'à la fin du Moyen Âge²⁵. Ce principe des églises funéraires à étages, présent en Orient, se distingue, tout en s'apparentant à lui, de celui de la crypte sous l'église, qui est plus propre aux pays d'Occident²⁶. Cette tradition est connue aussi des musulmans, notamment des Turcs seldjoukides, aux XII^e-XIV^e s., chez qui elle prend la forme du *türbé* dit aussi *kümbet*, avec une crypte surmontée d'un oratoire à coupole sous coiffe pyramidale ou conique²⁷.

Éghvard s'insère dans un groupe assez homogène de constructions en forme de tour des XIII^e-XIV^e s. dans lesquelles semblent se joindre les deux principes, des campaniles et des mausolées. Les campaniles en forme de tour surmontée d'une lanterne sont assez largement attestés en Arménie et en Géorgie à partir du début du XIII^e s., époque où la cloche en métal, originaire semble-t-il d'Occident, est introduite dans ces régions²⁸. Les exemples arméniens les plus fameux sont ceux des monastères de Sanahin et de Haghbat, de la première moitié du XIII^e s., ainsi que l'élabo-

²² St. MNATSAKANYAN, *op. cit.* (n. 1), p. 153.

²³ N. LAUBRY, *Aspects de la romanisation en Gaule et en Germanie : les monuments et les inscriptions funéraires sous le Haut-Empire*, in *Pallas. Revue d'études antiques*, 80, Toulouse, 2009, p. 281-305, fig. 5.

²⁴ *Ibid.*, fig. 2.

²⁵ S. MNATSAKANYAN, *The Memorial Art of Armenia of the 9th-14th Centuries*, in *Atti del Terzo simposio internazionale di arte armena – 1981*, Venise, 1984, p. 419-431.

²⁶ Sur cette question voir A. GRABAR, *L'art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Âge*, Paris, 1968, « Les églises sépulcrales bulgares », p. 881-895 ; J.-M. THIERRY, *op. cit.* (n. 5), p. 55-56.

²⁷ A. GABRIEL, *op. cit.* (n. 20), p. 75-76 ; S. YETKIN, *L'architecture turque en Turquie*, Paris, 1962, p. 31-33 ; J. HOAG, *Islamic Architecture*, New York, 1987, p. 124 ; R. ETTINGHAUSEN & O. GRABAR, *The Art and Architecture of Islam, 650-1250*, Harmondsworth, 1987, p. 271, 323.

²⁸ Sur les campaniles d'Arménie voir O. KHALPAKHTCHYAN, *Les particularités nationales de l'architecture des campaniles arméniens* (en russe), in *L'héritage architectural* (en russe), 21, Moscou, 1973, p. 100-120.

ration progressive déjà évoquée du campanile de Gochavank', né à la fin du XIII^e s. de l'adjonction, sur une bibliothèque à contour carré, d'une pièce cruciforme surmontée d'une lanterne octostyle (fig. 11).

On peut voir dans le campanile de Gochavank' le prototype de la composition des « chapelles-mausolées », ou « chapelles-campaniles-mausolées » à trois niveaux du type d'Éghvard²⁹ : Dzagavank' (fin XIII^e s. ? ; seulement deux niveaux), Saint-Jean-Baptiste de Zindjirli (1301), Éghvard (entre 1301 et 1328), Karbi (début XIV^e s. ? – fig. 12), Noravank' (1331-1339 – fig. 13), Kaptavank' (1349 – fig. 14). La parenté est particulièrement grande entre Éghvard et les deux derniers monuments cités, très proches par la datation et la structure : l'église funéraire du prince Bourt'el Orbélian à Noravank' (1331-1339), d'une grande richesse décorative³⁰, et la chapelle probablement funéraire Saint-Ménas de Kaptavank' à Kapoutan (1349), plus sobre³¹. Dans toutes ces constructions, la rotonde était probablement destinée à abriter une cloche. On peut même supposer, avec N. Tokarskiï³², que c'est le souhait d'installer des cloches à leur sommet qui a engendré la transformation du tambour cylindrique sous la coupole en une colonnade de lanterne, non seulement sur les campaniles, mais aussi sur les églises funéraires du type Éghvard-Noravank'.

Il n'en reste pas moins saisissant que la forme générale qui en résulte fasse écho à celle des mausolées romaines antiques citées *supra*. Quant à l'usage des divers espaces et niveaux des églises-tours du XIV^e s., comme on l'a vu, une certaine polyvalence n'est pas exclue, la fonction de campanile s'ajoutant à celles de chapelle et de mausolée. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'un colophon de 1469 qualifie notre chapelle d'Éghvard de « saint campanile qui porte le vocable de la sainte Mère de Dieu »³³. Quoiqu'il en soit, la fonction funéraire, concernant Éghvard, ne fait de doute pour aucun des auteurs cités ici³⁴.

UN DÉCOR SCULPTÉ ABONDANT, OUVERT À LA FOIS SUR L'ISLAM ET SUR L'OCCIDENT

Le décor sculpté extérieur est relativement sobre au premier niveau où il intéresse le portail de la façade occidentale et les cadres de la fenêtre centrale des autres façades. Le portail est du type généralisé depuis la fin du XII^e s. (périodes post-seldjoukide et mongole), à premier cadre, arrondi dans sa partie supérieure, inscrit dans un second cadre, rectangulaire (fig. 15). Le même principe s'observe sur les monuments musulmans contemporains, notamment d'Asie Mineure. Un probable remaniement semble avoir porté sur le chambranle extérieur, élargi par rapport au cadre initial dont subsistent

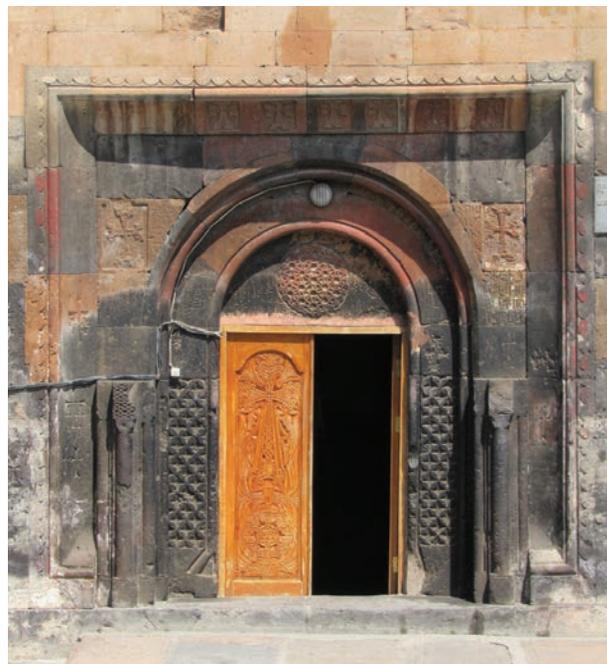


Fig. 15. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Façade ouest, portail du niveau inférieur (cl. P. Donabédian).

les deux piédroits inférieurs. Les encadrements de fenêtre sont plus originaux : ils ont l'aspect, sur les façades sud et nord, d'un assez large champ cruciforme empli d'un entrelacs très fin et délimité par une moulure saillante, au bas duquel s'ouvre une minuscule baie. Sur la façade orientale, ce cadre est rectangulaire, inscrit dans le mouvement vertical d'un corps de moulures parcourant sur sa hauteur le centre du mur (fig. 16-17). Ce genre de tige verticale faite de deux boudins, d'abord assemblés, puis qui s'écartent pour encadrer les éléments centraux, avant de se rejoindre, souvent pour dessiner une croix, est un mode décoratif propre aux façades géorgiennes et arméniennes du Moyen Âge. Une moulure horizontale achève ce premier niveau trapu, sombre pour sa partie inférieure. Cette « corniche » est vigoureusement marquée par un entrelacs anguleux formé de deux boudins régulièrement entrecroisés, que l'on a coutume d'appeler « chaîne seldjoukide », bien qu'il soit plus répandu sur les édifices chrétiens d'Arménie que sur les monuments seldjoukides d'Asie Mineure.

Infiniment plus riche est le décor sculpté, très raffiné, du second niveau (fig. 17-19). Son caractère inhabituellement chargé autorise J.-M. Thierry à y voir « un style maniériste quasiment baroque »³⁵. Mais il convient de rappeler la règle traditionnelle selon laquelle une certaine opulence décorative s'attache à la sphère mémoriale et funéraire³⁶. Trois

²⁹ N. TOKARSKIÏ, *op. cit.* (n. 3), p. 323, 326, 328.

³⁰ Dans l'abondante bibliographie de ce monument célèbre, contentons-nous de citer trois références aisément accessibles en Occident : A. ALPAGO NOVELLO, G. IENI, M. HASRAT'YAN, *Amaghu Noravank'*, (Documenti di Architettura Armena 14), Milan, 1985, *passim* ; J.-M. THIERRY & P. DONABÉDIAN, *op. cit.* (n. 1), p. 478-479 ; P. CUNEO, *op. cit.* (n. 1), n° 201, p. 391-393.

³¹ S. KARAPETYAN, *Les monuments historiques du village de Kapoutan* (en arménien), Erevan, 2014.

³² N. TOKARSKIÏ, *op. cit.* (n. 3), p. 332.

³³ L. S. KHATCHIKYAN (éd.), *Colophons des manuscrits arméniens du XV^e siècle, Deuxième partie* (en arménien), Erevan, 1958, p. 283.

³⁴ Lors de la campagne de restauration des années 1969-1971, des sondages archéologiques effectués autour du monument ont montré la présence d'un très grand nombre d'ossements humains déposés en une sorte de vaste ossuaire recouvert de terre. Cf. K. HOVHANNISSYAN, *La restauration des monuments architecturaux en Arménie soviétique* (en arménien), Erevan, 1978, p. 116.

³⁵ J.-M. THIERRY, *op. cit.* (n. 8), p. 197.

³⁶ St. MNATSAKANYAN, *op. cit.* (n. 1), p. 156.

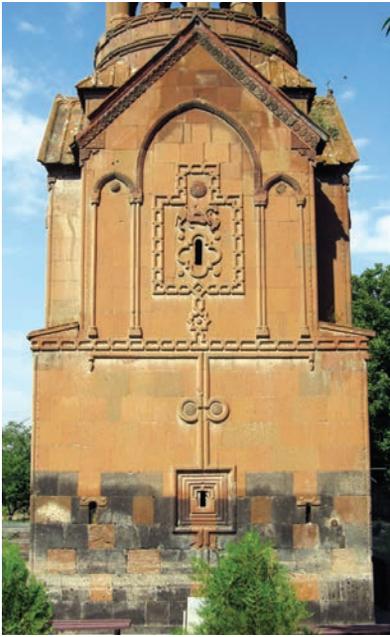


Fig. 17. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Façade est (cl. P. Donabédian).



Fig. 18. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Façade sud (cl. P. Donabédian).

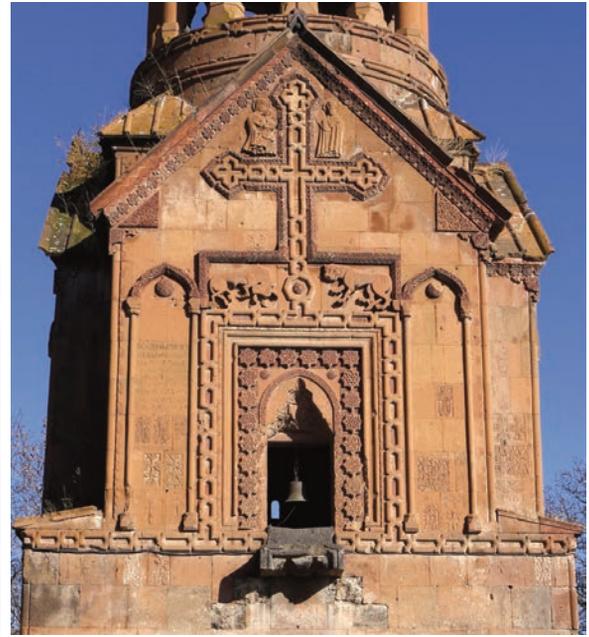


Fig. 19. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Façade ouest (cl. P. Donabédian).



Fig. 16. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Niveau inférieur ; vue du Sud-Est (cl. P. Donabédian).

éléments assurent l'unité de la composition décorative : A) La « chaîne seldjoukide » qui naît de la corniche horizontale du premier niveau et s'élève sur les façades pour encadrer les éléments centraux et dessiner une grande et forte croix sur la façade ouest. Cette même chaîne, doublée, marque le haut de la rotonde (fig. 9). B) La colonnade-arcature aveugle qui surmonte et encadre la décoration de chaque face, forme sur les façades est et nord, un grand arc central et deux arcs latéraux plus bas, tandis que sur la façade sud, l'arc central est remplacé par un cadre rectangulaire gradué ; sur la façade ouest, il cède la place à la grande composition dominée par la croix. Comme il se doit dans l'Arménie de l'époque, l'arcature est portée par de fines colonnettes doubles. Notons que l'arcature aveugle d'Éghvard est, sauf erreur, la seule à présenter un listel plat précédé d'un chanfrein, très finement sculptés d'entrelacs géométriques et de rinceaux.

C) Le troisième élément assurant l'unité de la décoration est la bande sculptée, légèrement chanfreinée ou en cavet, qui court sur toutes les corniches du monument, en haut du deuxième niveau (fig. 20). Cette bande est constituée d'un rang d'étoiles à huit branches, l'un des motifs les plus populaires, tant dans l'art arménien qu'islamique, notamment en Asie Mineure, aux XIII^e-XIV^e s. Là encore, sauf erreur, Éghvard offre un cas unique, dans l'architecture arménienne médiévale, d'application aux corniches d'un édifice de ce motif très pittoresque, ici particulièrement présent dans l'ornementation de l'oratoire supérieur. On le retrouve sur le cadre extérieur de la porte, au bas de la niche-abside intérieure (où les étoiles sont planes et peintes en rouge) et sur la « corniche » intérieure du carré central. À ces divers emplacements (hormis au bas de la niche-abside), le sculpteur applique le principe, général dans l'art arménien, de la diversité de détail dans l'unité compositionnelle, évitant la répétition des ornements, du moins dans leur voisinage immédiat.

Cet encadrement opulent et diversifié sert d'écrin à plusieurs sculptures figurées. En haut de la façade ouest, de part et d'autre de la grande croix, sont sculptés, sur le bras gauche de la croix, la Vierge assise à l'Enfant et, à droite, un saint debout, nimbé, tourné, les mains tendues, vers Jésus et Marie (fig. 20). On s'accorde à y voir le prophète Isaïe en raison de sa prophétie liée à la naissance du Christ³⁷. Le même prophète, au nom gravé sur son rouleau, avait d'ailleurs été sculpté, à droite de la Vierge trônant à l'Enfant, sur le tympan inférieur du narthex du monastère de Noravank³⁸, probablement de la fin du XIII^e s.³⁹ Les sculptures figurées d'Éghvard sont traitées en un relief assez saillant et ont une plastique quelque peu schématique, qui tient sans doute compte de la distance qui les sépare du sol. L'image de Marie et de Jésus qui se distingue par la position inclinée et

³⁷ Isaïe, 7,14 : « Le Seigneur lui-même vous donnera un signe, Voici que la jeune fille est enceinte, Elle enfantera un fils, Et lui donnera le nom d'Emmanuel ».

³⁸ S. DER NERSESSIAN, *Deux tympans sculptés arméniens datant de 1321*, in *Cahiers Archéologiques*, 25, Paris, 1976, p. 112.

³⁹ P. DONABÉDIAN, *Les particularités stylistiques d'un monument sculpté de Noravank' et sa datation*, in *Revue des Etudes Arméniennes*, 17, Paris, 1983, p. 395-413.



Fig. 20. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Haut de la façade ouest. Vierge à l'Enfant et saint nimbé (prophète Isaïe ?) (cl. P. Donabédian).



Fig. 21. Spitakavor. Ermitage de la Vierge Blanche (1321). Façade ouest. Tympan. Vierge à l'Enfant (cl. P. Donabédian).



Fig. 22. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Façade ouest. Portail du niveau intermédiaire. Lion et taureau (cl. P. Donabédian).



Fig. 23. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Façade ouest. Portail du niveau intermédiaire. Cerfs sur les bords de la niche à stalactites (cl. P. Donabédian).

rapprochée des têtes nimbées, évoque l'iconographie italo-byzantine de la « Vierge de Tendresse »⁴⁰. Par ce trait et par ses caractéristiques stylistiques et techniques, elle s'apparente étroitement à la sculpture à même sujet du tympan de l'église de l'ermitage de Spitakavor (1321), dans la région de Vayots-Dzor (fig. 21), s'inscrivant avec elle dans une série d'images des XIII^e-XIV^e s. d'inspiration occidentale. On peut trouver là un second argument en faveur d'une datation de notre monument vers 1321.

Toujours sur la façade occidentale, un peu plus bas, de part et d'autre du pied de la croix, au-dessus du grand chambranle de la porte supérieure surmontée d'une niche à stalactites, un lion et un taureau sont affrontés (fig. 22). En fort contraste avec cette inquiétante image de la menace incarnée par le lion, sous l'arc qui encadre la niche à stalactites, sont figurés, cette fois gravés et non sculptés, deux cerfs (fig. 23). On peut voir ici deux renvois, à l'Ancien et au Nouveau Testament : les cerfs font référence au début du Ps. 41/42 : « Comme le cerf altéré soupire après les sources d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu » ; quant à l'arc de la porte, il évoquerait le passage de Jean, 10,9 : « Je suis la porte. Celui qui entre par moi sera sauvé ». Sur les autres façades, d'autres représentations d'animaux sont sculptées au-dessus



Fig. 24. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Centre de la façade sud (cl. P. Donabédian).

⁴⁰ Des traits iconographiques occidentaux, notamment dans les images de la Vierge, ont pénétré à l'époque mongole dans l'art arménien, tant de Cilicie que d'Arménie du Nord-Est. Voir S. DER NERSESSIAN, *Études byzantines et arméniennes*, Louvain, 1973 (en particulier trois études, *Deux exemples arméniens de la Vierge de la Miséricorde*, p. 585-596 ; *Western Iconographic Themes in Armenian Manuscripts*, p. 611-630 ; *An Illustrated Armenian Gospel of the 14th Century*, p. 631-635) ; et P. DONABÉDIAN, *La sculpture arménienne des XIII^e-XIV^e siècles et l'Occident*, in *Atti del Terzo simposio internazionale di arte armena - 1981*, Venise, 1984, p. 159-163.



Fig. 26. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Centre de la façade est (cl. P. Donabédian).

des fenêtres, donnant peut-être à voir à nouveau la menace qui guette le pécheur dans le monde, par opposition à la voie du salut dont le départ se trouve à l'intérieur du sanctuaire : au sud, un aigle en assez fort relief, aux ailes et à la queue semi-déployées, tient dans ses serres ce qui semble être une bichette (fig. 24) ; à l'est, une panthère, reconnaissable aux taches rondes qui couvrent son corps, terrasse, semble-t-il, une chèvre (fig. 26) ; et au nord, une chimère seule prend la forme d'un bouquetin ailé (fig. 27).

UNE ŒUVRE SIGNÉE PAR SON AUTEUR

La façade ouest, éclairée par les derniers rayons de la journée⁴¹, est fortement chargée de sens du fait de la figuration du Sauveur et de la Vierge Marie, intercesseur par excellence de l'humanité auprès de son fils. Mais une attention particulière s'attache aussi au décor de la façade sud, où l'ample image de l'aigle aux grandes ailes saillantes, sur fond étoilé (initialement peint en rouge), est mise en valeur par un riche encadrement. Sous elle, le regard est encore attiré par la décoration très abondante de la fenêtre et par la présence en son centre d'une petite colonne entièrement sculptée. Sur le « tailloir » du chapiteau de cette colonnette, l'auteur de l'édifice a inscrit son nom (fig. 25). Des majuscules des-



Fig. 25. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Centre de la façade sud. Signature de l'architecte Chahik (cl. P. Donabédian).

⁴¹ Comme l'explique M. AUBERT, *La sculpture française au Moyen Âge*, Paris, 1947, p. 166, sur les monuments d'architecture chrétienne médiévale, « [...] l'Ouest, touché par les derniers rayons du soleil couchant, [est consacré] au Jugement dernier et aux fins dernières de l'homme [...] ».

⁴² S. BARKHOUDARYAN, *Architectes et tailleurs de pierre arméniens médiévaux* (en arménien), Erevan, 1963. Chahik ne figure pas dans cet ouvrage : Barkhoudaryan n'avait probablement pas connaissance de l'inscription d'Éghvard, pourtant publiée dans l'étude déjà ancienne (1922) de G. HOVSËP'IAN, *op. cit.* (n. 2). Curieusement, l'architecte d'Éghvard ne figure pas non plus dans le dictionnaire des noms propres de H. ATJĀRYAN, *op. cit.* (n. 2), vol. III, dans l'article consacré au prénom Chahik, p. 119, présenté comme une forme diminutive du prénom arménien Chahên, d'origine perse antique/pehlevi.

⁴³ S. BARKHOUDARYAN (éd.), *Corpus Inscriptionum Armenicarum, Liber III* (en arménien), Erevan, 1967, n° 61, p. 29.



Fig. 27. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Centre de la façade nord (cl. P. Donabédian).

sinées avec élégance et fantaisie indiquent en une formule laconique : Վ(ար)Դ(պնս) ՇԱԼԻԿ, c'est-à-dire : architecte Chahik. Plus soucieux de symétrie et d'effet esthétique que de justesse épigraphique, le lapicide a conçu le dessin de la lettre Կ/H sous la forme inhabituelle d'une boucle répondant presque en miroir à celle de la lettre Շ/Ch gravée à gauche du Ա/A qui occupe le centre de la ligne. La même boucle gravée dans la date sur le tympan de la porte (fig. 3) permet, semble-t-il, d'y reconnaître la même lettre et donc de restituer la date 1321.

La présence d'une telle inscription à un endroit aussi visible peut paraître d'une audace surprenante, mais en réalité, elle ne constitue pas un cas isolé : les signatures d'architectes, tailleurs de pierre et sculpteurs sont assez fréquentes dans l'Arménie du Moyen Âge, de même d'ailleurs que dans les pays voisins⁴² ; nous verrons *infra* comment le même architecte a inscrit son nom au-dessus de la porte d'un mausolée musulman ; la signature du plus célèbre architecte, miniaturiste, sculpteur et copiste de l'époque, Momik, a été gravée, précisément en 1321, en majuscules au bas de l'inscription dédicatoire de l'église d'Arp'a/Aréni, avec une formule assez semblable : ՄՈՄԻԿ ՎԱՐԴԴ(նս) = Momik architecte⁴³.

En complément de cette description du décor sculpté, soulignons l'attention portée à la couleur. Celle de la pierre a été évoquée plus tôt. Notons aussi la présence de très nombreuses traces de peinture rouge et blanche qui montrent que des séries entières de motifs et certaines images étaient ainsi mises en valeur, avec parfois une alternance des deux couleurs.

UN LIEN TOUT PARTICULIER AVEC UN MAUSOLÉE MUSULMAN

Une relation très étroite existe entre la chapelle d'Éghvard et un mausolée élevé en 1314, environ 200 km plus à l'est à vol d'oiseau, au lieu-dit Khatchèn-Dorbatlı⁴⁴, dans l'actuel Haut-Karabagh (province médiévale arménienne d'Artsakh), pour un commanditaire musulman (fig. 28). En effet, les deux édifices ont été bâtis par le même architecte. Celui-ci a signé, on l'a vu, la chapelle d'Éghvard en arménien sous le nom de Chahik, et il a aussi laissé sa signature, en caractères arabes, sur le mausolée musulman. Celle-ci avait été déchiffrée de manière incertaine par les chercheurs soviétiques dans les années 1960⁴⁵, mais la nouvelle lecture de l'inscription par Yves Porter ne laisse plus aucun doute : il s'agit bien du même Chahik. Voici sa transcription du texte gravé en langue arabe au-dessus de la porte du mausolée de Khatchèn-Dorbatlı (fig. 29) : *Hadha al-'imârat al-marhum Qutlu Khwâdjah ibn Musâ al-muhtâj alâ rahmat-allah li-'âlâ / Fi târikh rabi' al-âkhir sana arba' 'ashar sab'amia / 'amal ustâd shâhik*. En voici la traduction : « Ceci est le bâtiment de feu Qutlu Khwâdjah [ibn Musâ]⁴⁶ nécessaire de la miséricorde de Dieu le Très Haut. / À la date [du mois] Rabi' al-âkhir de l'an sept cent quatorze [15 juillet-13 août 1314]. / Œuvre du maître Châhik⁴⁷. »



Fig. 28. Khatchèn-Dorbatlı. Mausolée (1314). Vue générale du nord (cl. Ch. et J.-Cl. Hotellier).

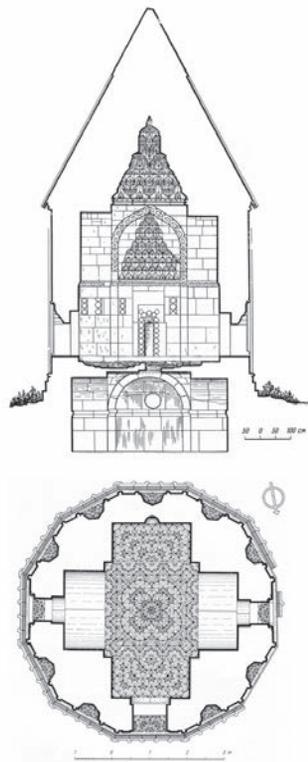


Fig. 30. Plan et coupe d'après L. Bretanitskiï, *op. cit.* (n. 43), p. 192-193, fig. 117-118.

Œuvres du même architecte, ces deux édifices, de surcroît apparentés par la fonction et la composition et presque contemporains, ont beaucoup de traits en commun⁴⁸. Le mausolée de Khatchèn-Dorbatlı est construit selon la technique arménienne du blocage de béton entre deux parements de pierres de taille. Le traitement de la pierre et le système de nervures de chevauchement sur les dalles de la coiffe pyramidale sont les mêmes que sur les constructions arméniennes. Conformément à la règle des *türbé*, le mausolée de Khatchèn-Dorbatlı, orienté au nord, a deux niveaux. Au-dessus d'un caveau cruciforme, bas et presque entièrement hypogée, s'élève un oratoire qui a l'aspect extérieur d'un tambour dodécagonal à coiffe pyramidale, et qui est cruciforme à l'intérieur, avec une voûte centrale entièrement creusée de stalactites (fig. 30). On relève ici le



Fig. 29. Khatchèn-Dorbatlı. Mausolée. Face nord. Inscription dédicatoire (cl. Ch. et J.-Cl. Hotellier).

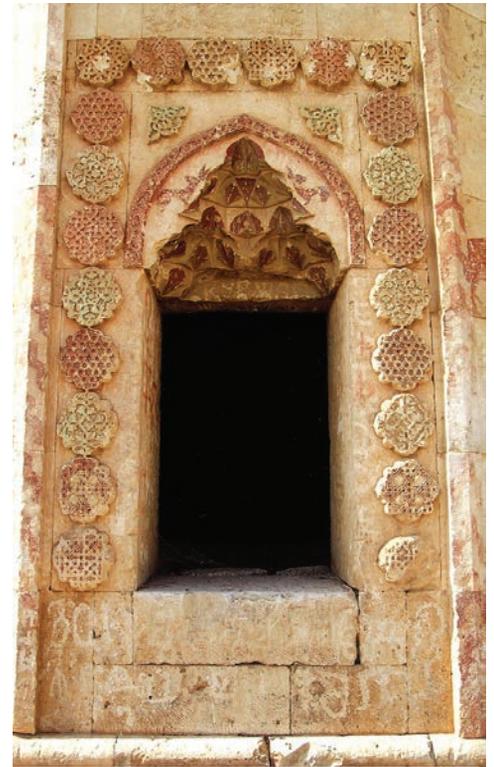


Fig. 31. Khatchèn-Dorbatlı. Mausolée. Façade nord. Portail (cl. Ch. et J.-Cl. Hotellier).

⁴⁴ Sur ce monument : M. OUSSEÏNOV, L. BRETANITSKIÏ & A. SALAMZADE, *Histoire de l'architecture de l'Azerbaïdjan* (en russe), Moscou, 1963, p. 149-156 ; L. BRETANITSKIÏ, *L'architecture de l'Azerbaïdjan des XII^e-XV^e siècles* (en russe), Moscou, 1966, p. 188-195 ; S. KARAPETYAN, *The Islamic Monuments of the Armenian Architecture of Artsakh*, Erevan, 2010, p. 4-11.

⁴⁵ M. OUSSEÏNOV, L. BRETANITSKIÏ & A. SALAMZADE, *op. cit.* (n. 43), p. 155, n. 1, donnent au nom de l'architecte la forme « Chahenzi » (d'après la lecture de l'inscription par A. Aleskerzade) ; de son côté, L. BRETANITSKIÏ, *op. cit.* (n. 43), p. 195, note 124, retient la forme « Chahbenzer » (lecture L. Gyuzalyan).

⁴⁶ Ces deux mots sont inscrits sur la ligne inférieure, ce qui explique qu'ils soient compris dans des ordres différents suivant les lectures [note d'Y. Porter].

⁴⁷ Le mot Châhik est parfaitement lisible ; on peut toutefois noter que deux points (peut-être ceux du « ye » de Châhik) sont placés au-dessus de la queue du kâf (k) qui termine le nom ; cette lettre est suivie de deux petits traits obliques, ressemblant aux lettres *z* ou *z*, mais qui ne sont pas liées au kâf, ce qui veut dire que ces signes ne font pas partie du nom. Leur sens n'est pas clair. [Note d'Y. Porter].

⁴⁸ Dans J.-M. THIERRY & P. DONABÉDIAN, *op. cit.* (n. 1), p. 521, l'auteur de ces lignes avait émis l'hypothèse que les deux constructions avaient le même architecte et que Chahik et Chahenzi/Chahbenzer étaient une seule et même personne ; S. KARAPETYAN *op. cit.* (n. 43), p. 8-9, présente carrément Chahik comme l'architecte du mausolée de Khatchèn-Dorbatlı. Cette identification ne fait désormais plus de doute.

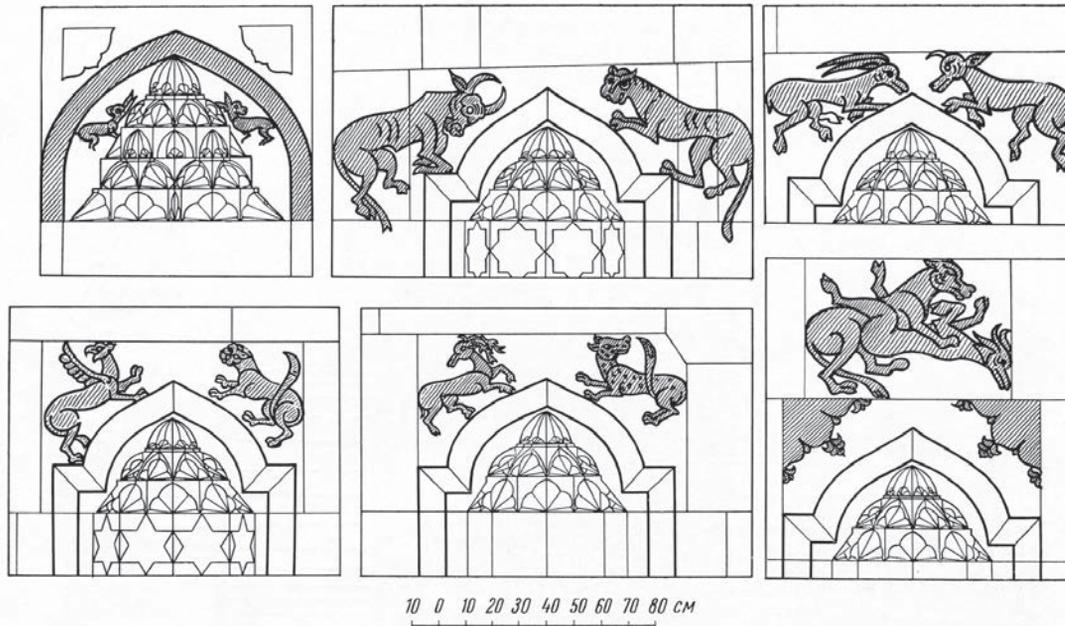


Fig. 32. Khatchèn-Dorbatl. Mausolée. Détail du décor des niches extérieures, d'après L. Bretanitskii, op. cit. (n. 43), p. 191, fig. 116.

même type de niches qu'à Éghvard, avec des stalactites très semblables, tant à l'extérieur, sur la porte d'entrée (fig. 30), qu'à l'intérieur, derrière elle et dans le *mihrab* situé en face. À noter la grande parenté de ce *mihrab*, de plan rectangulaire, avec la niche-abside plate d'Éghvard. À l'intérieur, le même usage est fait d'une grande « chaîne seldjoukide » (ici gravée et peinte), qui constitue une bande horizontale puis qui, de là, s'élève pour former les encadrements des niches. Et surtout, une très grande proximité lie les images d'animaux, réels et fantastiques (gravés toutefois et non sculptés) : la panthère tachetée, la bichette, le bouquetin, les cerfs et de l'attaque d'une chèvre par un félin sont quasi identiques pour ce qui est de leur dessin (fig. 32). L'emplacement des deux animaux gravés (et peints ici), sous l'arc qui surmonte une porte à niche alvéolée, est exactement le même (fig. 31). Enfin, un même usage de la couleur est fait pour souligner les éléments du décor.

La profondeur de ce lien éclaire d'un jour particulier la très large place qui est faite dans la décoration sculptée de la chapelle d'Éghvard, aux dispositifs, formes et ornements communs aux Arméniens et aux musulmans. Récapitulons ces éléments : les diverses images animalières, la structure du portail inférieur, avec ses deux cadres, la composition de la porte du second niveau (avec niche, cadre et animaux), la niche elle-même de cette porte et celle de l'« abside » de ce même oratoire, toutes deux semblables à un *mihrab*, avec leurs stalactites, les caissons triangulaires sous la portion de tambour de la rotonde, la « chaîne seldjoukide » qui a une présence considérable, notamment sur la façade occidentale du monument où elle dessine une grande croix, les

arabesques très fouillées, les réseaux d'entrelacs géométriques complexes à motifs étoilés et le rang d'étoiles à huit branches, la face du « bèm », avec sa combinaison d'étoiles à huit pointes et de figures cruciformes. Tout ceci fait de la chapelle d'Éghvard un véritable emblème de l'interpénétration artistique arméno-musulmane⁴⁹.

REMANIEMENTS ET RESTAURATIONS

Comme l'atteste l'épigraphie, notamment une inscription gravée sur la façade sud, la Sainte-Mère de Dieu d'Éghvard a connu deux restaurations anciennes, en 1628 et 1745⁵⁰. Au XIX^e s. la transformation de la chapelle en une église paroissiale entraîna l'adjonction, devant sa façade ouest, d'une grossière construction plus large et plus basse qu'elle, sorte de narthex basilical à trois nefs, couvert d'une toiture en bois⁵¹. C'est alors, probablement, que furent détruites, sur la façade ouest, les marches sous la porte de l'oratoire. Les travaux liés à cette annexe reprurent en 1914, sans toutefois être achevés⁵². Après la tourmente stalinienne, à une période où, en URSS, un regard neuf se posait sur les monuments anciens, cette adjonction tardive, jugée incompatible avec l'édifice médiéval, a été démolie en 1969⁵³. En 1965, l'appareil des parties supérieures du deuxième niveau était consolidé et les pierres abîmées remplacées⁵⁴. En 1969-1971, la stabilité de la rotonde couronnant la chapelle étant gravement menacée, a fut démontée puis reconstruite⁵⁵. On remplaça alors neuf des douze colonnes et on installa une armature métallique, invisible de l'extérieur⁵⁶. Lors de ces travaux on déposa les neuf carreaux de céramique émaillée iraniens encore en

⁴⁹ Le terme d'« interpénétration » est choisi à dessein pour refléter tout ce que chacun des deux arts doit à l'autre, dans un processus d'enrichissement croisé incluant non seulement l'architecture monumentale et son décor sculpté, mais aussi les stèles funéraires.

⁵⁰ A. JAMKOTCHYAN & A. K'ALANT'ARYAN, op. cit. (n. 2) ; M. HASRAT'YAN, op. cit. (n. 1).

⁵¹ G. ALICHAN, op. cit. (n. 1), p. 197 ; G. HOVSËP'IAN, op. cit. (n. 2), p. 682 ; P. CUNEO, op. cit. (n. 1), p. 164.

⁵² Y. T'AMANYAN, *Une nouvelle vie pour les monuments* (en arménien), Erevan, 1988, p. 106.

⁵³ K. HOVHANNISSYAN, op. cit. (n. 33), p. 110 ; Y. T'AMANYAN, op. cit. (n. 51), p. 106.

⁵⁴ Y. T'AMANYAN, op. cit. (n. 51), p. 105.

⁵⁵ M. HASRAT'YAN, op. cit. (n. 1).

⁵⁶ K. HOVHANNISSYAN, op. cit. (n. 33), p. 113 ; Y. T'AMANYAN, op. cit. (n. 51), p. 106.

place sous la coiffe de la rotonde, parmi les onze conservés⁵⁷, auxquels s'ajoutaient deux carreaux monochromes bleus de production, semble-t-il locale, sur les 56 (voir *infra*) initialement insérés sur la dernière assise du tambour. Ils furent nettoyés, étudiés, consolidés, puis remis à leur emplacement initial. Enfin, en 2008, à l'occasion de travaux de réaménagement et d'embellissement de la zone autour de l'église, les vestiges d'une chapelle, apparemment du VII^e s., ont été découverts sur le terre-plein au nord du monument.

Patrick Donabédian

LES CARREAUX IRANIENS AU LUSTRE MÉTALLIQUE DE L'ÉGLISE D'ÉGHVARD

L'un des traits saillants de la séduisante église d'Éghvard est constitué par le remplissage, sous la corniche du dôme



Fig. 33. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Face orientale de la rotonde (cl. P. Donabédian).



Fig. 34. Spitakavor. Ermitage de la Vierge Blanche (1321). Le tambour, vu de l'Ouest-Nord-Ouest (cl. P. Donabédian).

conique, d'une série de carreaux en céramique émaillée, iraniens pour la plupart (fig. 33). Ces carreaux ont déjà été remarqués précédemment⁵⁸. A. Jamkotchyan et A. K'alant'aryan, puis L. Gyuzalyan comptent treize sections dans ce tambour, comportant chacune quatre cavités ; il y aurait donc eu 52 carreaux à l'origine, dont seuls onze sont encore en place. En réalité, notre décompte fait apparaître 56 cavités, avec de légères variations de taille. Les carreaux conservés sont presque tous placés sur la moitié orientale de la rotonde, tandis que ceux de la partie occidentale ont disparu.

Ce genre de remplissage n'est pas unique en Arménie : l'église de Spitakavor (1321) en porte également les traces (fig. 34-36)⁵⁹ ; quant à celle du monastère de Kirants (début du XIII^e s.), elle comporte sur son tambour des carreaux de céramique monochrome verte semblant contemporains de sa construction. Par ailleurs, A. Jamkotchyan et



Fig. 35. Spitakavor. Ermitage de la Vierge Blanche. Centre de la face ouest du tambour (cl. P. Donabédian).



Fig. 36. Carreau iranien de type lâjvardina, dernier quart du XIII^e s., conservé au Musée du Louvre (dépôt UCAD 11991) ; diam. 27 cm. Photo RMN.

⁵⁷ Avant les travaux, deux des onze carreaux iraniens ne se trouvaient plus sur la rotonde mais étaient en possession d'habitants d'Éghvard qui les ont transmis au Musée d'Histoire de l'Arménie, à Erevan. Cf. A. JAMKOTCHYAN & A. K'ALANT'ARYAN, *op. cit.* (n. 2), p. 277. Ils ont eux aussi été remplacés sous le toit de la coupole en 1971.

⁵⁸ A. JAMKOTCHYAN & A. K'ALANT'ARYAN, *op. cit.* (n. 2) ; L. GYUZALYAN, *op. cit.* (n. 2).

⁵⁹ Sur l'avant-dernière assise du tambour, sous la corniche du dôme, 10 cavités ont été soigneusement ménagées, 2 x 3 sur les faces est et ouest, et 2 x 2 sur les faces nord et sud. Il s'agit ici de cavités en étoile à huit branches, seule l'une d'entre elles, au centre de la face ouest, portant encore les traces d'un carreau, peut-être au lustre, ou à décor de petit feu dit « lâjvardina » (voir fig. 35, à rapprocher de la fig. 36).



Fig. 37. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Carreau Cat. 51, sur la face sud-est de la rotonde (cl. P. Donabédian).



Fig. 38. Carreau iranien de Kachan, conservé au British Museum (BM 1878, n°1230.573.2).

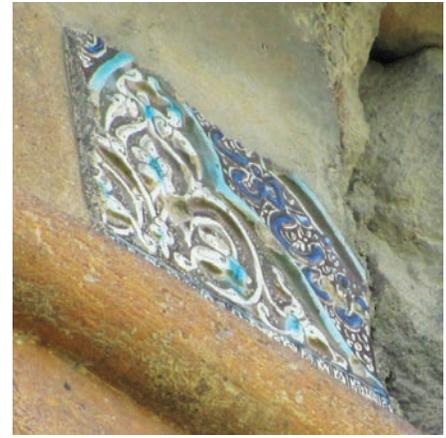


Fig. 39. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Carreau Cat. 13, sur la face nord-nord-est de la rotonde (cl. P. Donabédian).

A. K'alant'aryan, puis L. Gyuzalyan signalent certains monuments civils (à Dvin, Ani et Ga'ni), également parés de carreaux⁶⁰. Quant aux motifs sculptés en forme d'étoiles vus plus haut, ils apparaissent comme une transposition des étoiles en céramique fréquentes dans les décors seldjoukides et mongols⁶¹.

Les carreaux sont incrustés dans une frise continue, constituée de cavités taillées dans l'appareil : un grand module quadrangulaire (pour la plupart, quasiment carré, voisin de 30x30 cm) est suivi alternativement de motifs hexagonaux ou d'étoiles à huit pointes (env. 21 cm). Les typologies des inclusions de l'église d'Éghvard, déjà relevées par les travaux précédents, font notamment apparaître des carreaux décorés au lustre métallique ; neuf sont quasiment carrés (29x29,5 à 30 cm), et portent des hémistiches tirés (ou inspirés) du *Shâh-nâme* de Firdousi. À ceux-là s'ajoutent un carreau de 35,5 x 27,5 cm à inscription linéaire et une étoile à huit pointes portant des vers en persan. Toutes ces pièces relèvent de la production de Kâshân, entre le dernier quart du XIII^e et la première moitié du XIV^e s.

Deux carreaux hexagonaux à glaçure turquoise (dont l'un portant, semble-t-il, un monogramme arménien peint en blanc)⁶² complètent l'ensemble. La principale question que suscitent les carreaux au lustre est leur provenance avant emploi.

LES CARREAUX À ARCHE TRILOBÉE

Les carreaux à arche trilobée comportant des vers du *Shâh-nâme* constituent l'ensemble le plus important (9 pièces) d'Éghvard. Ils font partie de séries souvent attribuées au site palatial ilkhanide de Takht-e Soleymân (v. 1275), bien qu'en réalité leur provenance soit plus variée ; au moins une cinquantaine de carreaux de ce type sont actuellement recensés de par le monde⁶³. Chaque carreau comporte, outre le



Fig. 40. Carreau iranien de Kachan, conservé au British Museum (BM 1878, n°1230.573.1).

décor épigraphique variable, un décor fixe constitué d'une frise supérieure, d'un arc avec écoinçons et d'une mince frise inférieure. A. Mélikian-Chirvani a montré qu'à travers l'étude minutieuse de ces décors, il était possible d'identifier au moins une dizaine de frises différentes, provenant sans doute d'autant de palais mongols⁶⁴. Suivant ces critères, l'inventaire dressé des carreaux de Takht-e Soleymân comprendrait à lui seul une trentaine de pièces⁶⁵.

Soulignons d'emblée que le décor des carreaux d'Éghvard est en tout point semblable à celui de Takht-e Soleymân : la frise supérieure est formée d'un double réseau de palmettes bifides entrecroisées ; les écoinçons sont garnis de rinceaux à têtes zoomorphes. Le tympan reprend les palmettes bifides en composition triangulaire ; quant à la mince frise inférieure, elle présente une alternance de traits verticaux rappelant les lettres *lam-alif* et d'un motif spiralé. Le décor est peint au lustre cuivré en réserve sur fond d'émail blanc. L'inscription est peinte en bleu de cobalt, la double arcature en turquoise, cette teinte étant par ailleurs ponctuellement utilisée par petites touches.

Au moins deux carreaux (dont un fragment) portent non seulement le même décor, mais également le même hémistich que deux pièces conservées pour leur part au British Museum (fig. 37-40) ; en revanche, des détails dans l'épigraphie montrent que les pièces ne sont pas entièrement moulées. Ce fait indique donc qu'en dehors des séries identifiées par A. Mélikian, il existe au moins une seconde frise identique à celle de Takht-e Soleymân.

Les hémistiches devraient être groupés par paires rimant, formant ainsi la plus petite unité sémantique possible : un distique ; cependant le nombre de paires identifiées jusqu'à présent pour l'ensemble de ces séries est très faible. Les

⁶⁰ A. JAMKOTCHYAN & A. K'ALANT'ARYAN, *op. cit.* (n. 2), p. 280 ; L. GYUZALYAN, *op. cit.* (n. 2), p. 155.

⁶¹ Voir Y. PORTER & G. DEGEORGE, *L'art de la céramique dans l'architecture musulmane*, Paris, 2001, p. 93 et 182-184.

⁶² On pourrait y voir deux fois la lettre V.

⁶³ Y. PORTER, *Use and re-use of Persian Tiles*, in *Cycle de Conférences E. Yarshater*, Londres, janvier 2013, à paraître.

⁶⁴ A. MÉLIKIAN-CHIRVANI, *Les frises du Shâh Nâme dans l'architecture iranienne sous les Ilkhân*. Paris, 1996 (Cahiers de Studia Iranica, 18).

⁶⁵ Y. PORTER, *op. cit.* (n. 63).

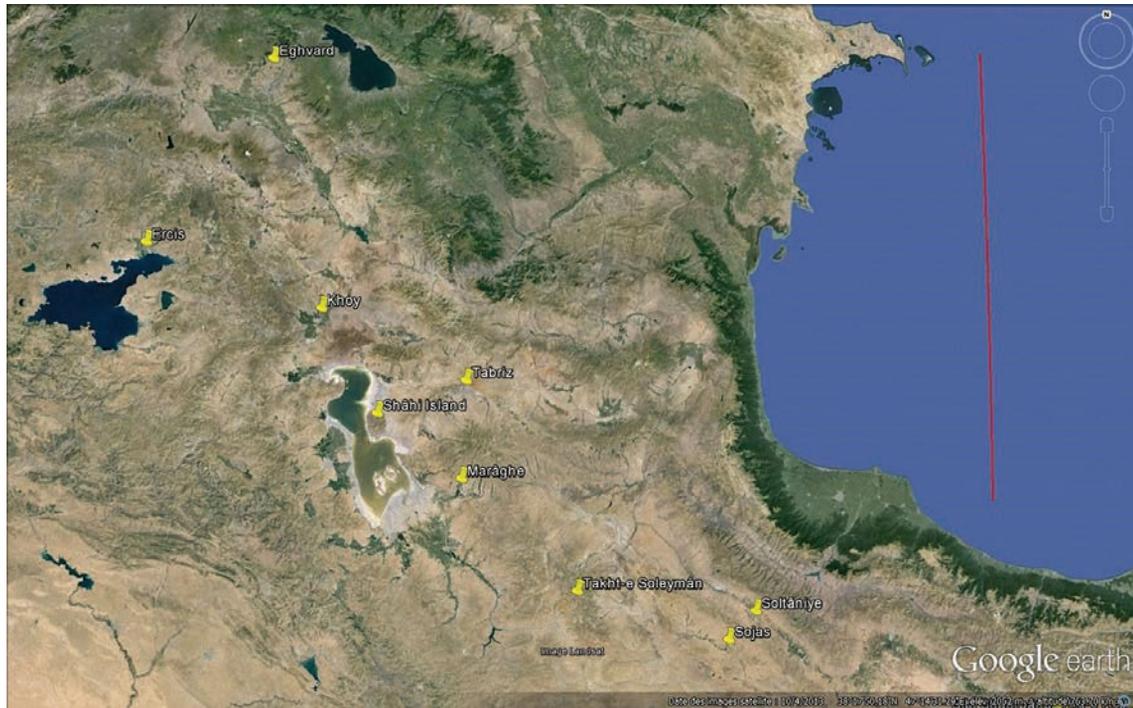


Fig. 41. Localisation de sites palatiaux ilkhanides au nord-ouest de l'Ilkhanat. Trait rouge : 350 km (carte Y. Porter).

extraits du *Shâh-nâme* représentés sont tirés de très nombreux passages, ayant volontiers en commun une couleur anacréontique plutôt qu'héroïque ou narrative.

Dans l'ordre du *Shâh-nâme*⁶⁶ [entre crochets, numéros au dos] :

Vol. I

1- *Gerâzande âhu be-râgh andarun* (I, p. 245, l. 32b), L. GYUZALYAN, *op. cit.* (n. 2), fig. 11-11a [29 ?]⁶⁷

Vol. III

2- *Ze changâl-e yuzân hame dasht gharm* (III, p. 151, l. 113), *ibid.*, fig. 12-12a [50 ?]⁶⁸

Vol. IV

3- *Cho bidâr gardi jahân-râ bebin* (IV, p. 245, l. 1545a), *ibid.*, fig. 10-10a [14]

4- *Konun khword bâyadh mey-e khosh gavâr* (IV, p. 281), *ibid.*, fig. 8.

5- *Khonok ânke delshâd dârad benush* (IV, p. 281) non reproduit par L. Gyuzalyan.

Vol. ?

6- *Bakhshad har ângah ki khorram shavad* [variante ?] *ibid.*, fig. 3-3a [43 + ل]⁶⁹

Vol. V

7- *Konun bar gol-o nâr-o sib-o behi* (V, 330, l. 1288a), *ibid.*, fig. 4-4a. [44]

8- *Cho bini rokh-e sib-e bijâde rang* (V, 300, l. 1289a), *ibid.*, fig. 5-5a. [46]

9- *Shavad âsemân hamcho posht-e palang* (V, 330, l. 1289b), *ibid.*, fig. 6-6a [47 + ل]⁷⁰.

Une seule paire de carreaux (8-9) montre un distique complet ; le n°7 est le premier hémistiche du distique précédent. Par ailleurs, les carreaux ayant été démontés lors de travaux de consolidation, leurs dos ont pu être observés. Un certain nombre d'entre eux présentent en effet des inscriptions, rapidement tracées, figurant des nombres formulés en toutes lettres⁷¹. Ces inscriptions ne sont pas toutes également fiables/lisibles.

La suite formée par nos n° 7-8-9 est ainsi numérotée (en persan) 44-46-47, l'absence du 45 étant donc logique (puisque le carreau portant le 2^e hémistiche est manquant). En revanche, le carreau numéroté 43 n'apparaît pas (du moins à cette place) dans l'édition du texte et semble donc une variante de l'œuvre de Firdousi. Quant au carreau numéroté 50 (mais dont la lecture n'est pas claire), qui devait donc se trouver in situ après les précédents, il appartient en fait à un passage bien antérieur dans le texte.

Les séries que j'ai pu réunir jusqu'à présent (en considérant l'ensemble des frises) reflètent bien l'aspect « anthologique » de ces morceaux choisis ; ne constituant pas d'unité narrative, les distiques peuvent alors être utilisés dans un ordre aléatoire. L. Gyuzalyan remarque par ailleurs que le numéro 29 (من تسويب) est noté au dos du carreau à inscription linéaire (voir Catalogue, n° 1)⁷². D'une manière générale, il faut regretter que les vues des dos des carreaux soient si rarement publiées ; un exemple en a été fourni par le carreau rapporté de Tanzanie par Richard Burton, et publié par A. Mélikian⁷³.

⁶⁶ J. MOHL (éd.), *Shâh-nâme de Firdousi* (réédition), Téhéran, 1965.

⁶⁷ Le premier mot est incomplet (*bist* : 20 ou *shast* : 60).

⁶⁸ Inscription complexe, surchargée.

⁶⁹ Le sens de ce lam-alif [ل] n'est pas clair ; il apparaît également sur le n°9 (voir infra).

⁷⁰ L'inscription au dos de ce carreau est complexe et surchargée : une première ligne porte un premier mot (*chehel* ? 40), suivi de *panjâh* [le chiffre des unités n'est pas lisible] (50 ?) ; la 2^e ligne signale *chehel haft* (47), puis en 3^e ligne : *lâ* [ل] (non ?).

⁷¹ Voir L. GYUZALYAN, *op. cit.* (n. 2), p. 158 (et fig. 2a-12a).

⁷² L. GYUZALYAN, *op. cit.* (n. 2), p. 157 et ill. 2a.

⁷³ A. MÉLIKIAN-CHIRVANI, *op. cit.* (n. 63), fig. 66.

Outre Takht-e Soleymân, les chroniques de l'époque mongole ilkhânide signalent l'existence d'autres résidences royales. Au premier chef, il faut évidemment compter les villes-capitales (Tabriz, Marâghe, puis Soltâniye). À celles-ci s'ajoutent un certain nombre de résidences estivales ; en 1969 D. Wilber a fourni un certain nombre d'indications à leur sujet⁷⁴. Référence est ainsi faite à des palais ou châteaux construits à Khoy, Ala Dagh et Enjerud (Sojas), sur l'île Shâhi du lac d'Urmieh et à Ercis, sur le lac de Van. Il est probable qu'au moins certains de ces palais aient été ornés de frises à l'arche trilobée portant des vers du *Shâh-nâme* ; il est en revanche impossible pour l'heure de déterminer l'origine exacte de la série de carreaux d'Éghvard. On peut juste supposer qu'ils ne viennent pas de Takht-e Soleymân, non seulement à cause des arguments typologiques déjà énoncés, mais aussi à cause de la localisation du site, beaucoup plus éloigné des terres arméniennes que d'autres sites palatiaux tels qu'Ercis, Khoy ou même Tabriz (voir carte fig. 41).

CATALOGUE

Les numéros du catalogue renvoient aux cavités, qu'elles soient ou non remplies ; on a choisi de commencer par le carreau à inscription linéaire car il est le seul du genre. Lorsque le texte a été lu, référence est faite à l'édition du *Shâh-nâme* (J. MOHL, *op. cit.* [n. 65]) ; l'hémistiche est suivi, le cas échéant, par le chiffre figurant au dos du carreau. Est enfin signalée la référence aux illustrations fournies par L. Guyzalyan (*op. cit.* [n. 2]).

Cat. 1 (fig. 42, au centre de la face est)
L. GYUZALYAN, *op. cit.* (n. 2), fig. 2.

Ce carreau à décor moulé, à décor lustré sur fond d'émail blanc opacifié et rehaussé de cobalt (lettres) et de touches de turquoise, présente quelques mots probablement tirés du *Shâh-nâme*⁷⁵. Il trouve des parallèles, tant par sa frise supérieure composée de palmettes entrelacées, que par son champ animé de quadrupèdes évoluant parmi des rinceaux fleuris, avec d'autres pièces semblables⁷⁶.



Fig. 42. Éghvard. Sainte-Mère de Dieu. Carreau Cat. 1, sur la face est de la rotonde (cl. P. Donabédian).

Cat. 2-6 = Ø

Cat. 7 (fig. 43, à l'est-nord-est)
Konun bar gol-o nâr o sib o behi, [44]

(Vol. V, p. 330, l. 1288a).
L. GYUZALYAN, *op. cit.* (n. 2), fig. 4.

Cat. 8-9 = Ø

Cat. 10 (fig. 44, au nord-est)

L'étoile, d'un diamètre de 21 cm, a un champ orné de deux oiseaux de part et d'autre d'un bouquet peint en cobalt ; elle porte en bordure deux quatrains en persan écrits sur fond blanc. L. Guyzalyan signale que le premier des deux quatrains n'est pas connu par ailleurs (*Eyman ze ghamet cho abr-e bahman geryân... « Oh ! Je pleure de ta douleur comme nuage de printemps »*)⁷⁷ ; Ghuchâni a en revanche publié le second, attribué à Razi al-Din Neyshâpuri⁷⁸.

La plupart des étoiles de Takht-e Soleymân publiées par Ghuchâni sont datées entre 670- et 674H./1271-1276 AD⁷⁹.

Cette étoile est la seule encore sur place ; curieusement, la cavité fait l'épargne de la pointe orientée vers le bas, manquante sur le carreau. Ceci démontre que cette pointe manquait déjà au moment de sa mise en place dans l'édifice.



Fig. 43. Éghvard. Carreau Cat. 7, sur la face est-nord-est de la rotonde (cl. P. Donabédian).



Fig. 44. Éghvard. Carreau Cat. 10, sur la face nord-est de la rotonde (cl. P. Donabédian).

Cat. 11 (fig. 45, au nord-est)
Bakhshad har ângah ki khorram shavad (variante ?) [43]
L. GYUZALYAN, *op. cit.* (n. 2), fig. 3.

Cat. 12 = Ø

Cat. 13 (fig. 39, au nord-nord-est)
Konun khword bâyadh mey-e khosh gavâr
(Vol. IV, p. 281, l. 2391a)
L. GYUZALYAN, *op. cit.* (n. 2), fig. 8.



Fig. 45. Éghvard. Carreau Cat. 11, sur la face nord-est de la rotonde (cl. P. Donabédian).

Cat. 14-15 = Ø

Cat. 16 : carreau hexagonal monochrome turquoise.

⁷⁴ D. WILBER, *The Architecture of Islamic Iran: The Il Khanid Period, Part I: Iran under the Mongol Il Khans, Part II: The Style of the Architectural Monuments, Catalogue of Architectural Monuments, Supplementary Catalogue of Architectural Monuments known only through Literary References*, Westport, CT, 1969, p. 190-191. Malheureusement, l'auteur ne fournit pas de références textuelles précises concernant ces bâtiments.

⁷⁵ L. GYUZALYAN (*op. cit.* [n. 2], p. 157) donne les mesures 27,5 x 35,5 cm ; il signale la présence d'un impact, probablement de balle et remarque par ailleurs que le numéro 29 (ون تسويب) est noté au dos.

⁷⁶ Voir A. MÉLIKIAN-CHIRVANI, *op. cit.* (n. 63), « Frise 10 », p. 35-63, fig. 42-48.

⁷⁷ L. GYUZALYAN, *op. cit.* (n. 2), p. 155-156 et fig. 1 ; les dimensions indiquées sont fournies par cet auteur.

⁷⁸ A. GHUCHANI, *Poésies persanes sur les carreaux de Takht-e Soleymân* (en persan), Téhéran, 1992, p. 75, n° 61.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 27.

Cat. 17 (fig. 46, au nord)
*Ze changâl-e yuzân hame
 dasht gcharm* [50 ?]
 (Vol. III, p. 151, l. 113a).
 L. GYUZALYAN, *op. cit.*
 (n. 2), fig. 12.



Cat. 18-22 = Ø

Cat. 23 (fig. 47, au nord-ouest)
*Gerâzande âhu berâq anda-
 run* [29 ou 69]
 (Vol. I, p. 245, l. 32a).
 L. GYUZALYAN, *op. cit.*
 (n. 2), fig. 11.

Fig. 46. Éghvard. Carreau Cat. 17, sur la face nord de la rotonde (cl. P. Donabédian).



Cat. 24-42 = Ø

Cat. 43 (fig. 48, au sud)
*Cho bini rokh-e sib bijâde
 rang* [46]
 (Vol. V, p. 330, l. 1289a)
 L. GYUZALYAN, *op. cit.*
 (n. 2), fig. 5.

Fig. 47. Éghvard. Carreau Cat. 23, sur la face nord-ouest de la rotonde (cl. P. Donabédian).



Cat. 44-48 = Ø

Cat. 49 (fig. 49, au sud-est)
*Cho bidâr kardi jahân râ
 bebin* [14]
 (Vol. IV, p. 245, l. 1545a)
 L. GYUZALYAN, *op. cit.*
 (n. 2), fig. 10.

Cat. 50 = Ø

Cat. 51 (fig. 37, au sud-est)

Fig. 48. Éghvard. Carreau Cat. 43, sur la face sud de la rotonde (cl. P. Donabédian).

*Shavad âsemân hamcho
 posht-e palang* [47]
 (Vol. V, p. 330, l. 1289b).

Cat. 52 (fig. 50, au sud-est)
 Monochrome hexagonal à
 monogramme.

Cat. 53 (fig. 51, au sud-est)
*Khonok ânke delshâd dârad
 benush*
 (Vol. IV, p. 281, l. 2392b)
 Non reproduit dans Gyuzalyan.

Cat. 54-56 = Ø.

Des questions restent en suspens concernant ces remplois : quelle est leur origine exacte ? À quelle date les carreaux ont-ils été insérés ? Cette insertion a-t-elle un sens symbolique ? Il serait tentant de faire un parallèle entre ces remplois et les *bacini* des églises italiennes, par exemple⁸⁰. Cependant, si les remplois de Spitakavor semblent contemporains de la création du monument, il est en revanche regrettable que la date à laquelle ceux-ci ont été intégrés à l'église d'Éghvard reste problématique⁸¹. Du reste, les remplois de carreaux dans des édifices musulmans des régions voisines ne sont pas rares⁸².



Fig. 49. Éghvard. Carreau Cat. 49, sur la face sud-est de la rotonde (cl. P. Donabédian).



Fig. 50. Éghvard. Carreau Cat. 52, sur la face sud-est de la rotonde (cl. P. Donabédian).



Fig. 51. Éghvard. Carreau Cat. 53, sur la face sud-est de la rotonde (cl. P. Donabédian).

Yves Porter

⁸⁰ G. BERTI, *Le rôle des bacini dans l'étude des céramiques à lustre métallique*, in *Le Calife, le Prince et le Potier* (cat. d'exposition, Lyon, Musée des Beaux-Arts, 2002), Lyon, 2002, p. 220-227.

⁸¹ A. JAMKOTCHYAN & A. K'ALANT'ARYAN, *op. cit.* (n. 2), situent leur insertion ca. 1745, date d'une restauration du monument. Ces auteurs montrent : a) que l'emplacement actuel des carreaux n'était pas prévu à l'origine, b) que ces remplois ont dû être endommagés pour être arrachés à leur emplacement originel. Ils se fondent sur des arguments techniquement convaincants mais qui ne comportent pas d'indice chronologique : maladresse des cavités destinées à les recevoir et mauvaise qualité du mortier ; présence au dos des carreaux d'une numérotation antérieure, sans rapport avec leur disposition actuelle, traces d'un mortier antérieur, de meilleure qualité, et traces de dommages subis avant leur introduction à Éghvard. L. GYUZALYAN, *op. cit.* (n. 2), semble d'un avis plus nuancé quant à une insertion tardive. Le parallèle avec Spitakavor pourrait plaider pour une date ancienne.

⁸² Voir par exemple les décors du mausolée de Pir Husayn Rawanan près de Bakou ; V. KRATCHOVSKAYA, *Carreaux du mausolée de Pir-Hussein* (en russe), Tbilissi, 1946.